



OMG

Roman court

Fili Pubère

Vendredi 5 janvier, 12h30

« Chère, très chère directrice financière, cher directeur commercial, cher directeur de production, cher directeur du marketing (et de la communication, vous y tenez, je le sais) ma très très chère assistante, mes chers collaborateurs, mes chers amis.

Une année de plus vient de s'écouler pour OMG. Une année brillante, palpitante à souhait, qui a tenu toutes ses promesses. Durant cette année passée, nous avons, vous avez et surtout j'ai, rempli les objectifs que nous nous étions fixés. Objectifs ambitieux, mais tenus ! Ma balayette connectée fait fureur. Elle est référencée dans tous les pays où nous exportons et bien sûr partout en France. Désormais, les utilisateurs peuvent tenir des statistiques précises sur le nettoyage de leur toilettes grâce à notre tableau de bord en ligne directement connecté à la balayette. C'est l'introduction du big data dans les toilettes ! Nous resterons connus dans l'histoire comme les créateurs des données de chiottes. Je remercie Pamphile notre concepteur sur CAO qui a conçu ce bijou de technologie dont j'ai eu la brillante idée et que nos concurrents nous envient.

Comme vous le savez, depuis peu, les données collectées par la balayette sont enrichies par celles de notre distributeur intelligent de papier qui compte les feuilles en les associant à leur utilisateur. Ainsi, les familles savent enfin qui dilapide le papier et qui est économe. C'est encore un progrès majeur ! Le « e-dispenser » est dorénavant référencé chez tous nos clients de la grande et moyenne distribution en France et à l'étranger. Nous visons maintenant les magasins de bricolage et peut-être le Bon Marché, c'est vous dire... Si nous réussissons ce tour de force, pensez que nous serons présents dans Saint Germain des Prés et peut-être dans les toilettes des ministères environnants, la consécration ultime pour notre petite entreprise ! »

Ému, le directeur s'interrompt pour essuyer un début de larme à l'aide d'un mouchoir de soie bleu-blanc-rouge. Il le replie soigneusement, le glisse dans sa poche, prend une profonde inspiration et reprend :

« Oui mes très chers amis, je vous l'annonce officiellement, OMG est entré au top 50 des entreprises de moins de vingt employés de la sous-préfecture de la Seine Maritime producteurs d'articles pour cabinets ! C'est un grand moment pour nous et pour la France ! »

Il bombe le torse, s'apprête à entonner une Marseillaise, se ravise préférant la garder pour la fin.

« Les perspectives de chiffre d'affaires sont excellentes et nous avons des innovations en réserve. J'ai personnellement pensé à une application de délation pour les utilisateurs abusant de papier toilette, basée sur les données engrangées par le e-dispenser. Elle préviendrait en temps réel ses abonnés de tout abus et confondrait le coupable à l'aide d'une vidéo qui pourrait ensuite servir de preuve devant un tribunal. Ceci serait particulièrement efficace pour maîtriser les coûts en papier toilette d'une entreprise, par exemple, ou pour monter des dossiers sur les employés. Notre croissance va donc continuer avec ces excellentes idées dont je suis le modeste auteur. Non non, n'applaudissez pas, je vous en prie ! »

Le lourd silence de la salle et les regards exaspérés attestent que nul n'avait l'intention d'applaudir.

Un délicat raclement de gorge ponctue cette dernière phrase. Le directeur est un homme raffiné et sa toux légère est plus une coquetterie qu'un réel besoin de dégagement des voies respiratoires. Son costume est taillé sur mesure et sa cravate est choisie par un coach qui le conseille régulièrement sur son apparence.

L'homme est issu d'une famille aisée du septième arrondissement de Paris. Il fut éduqué dans le respect des valeurs de la haute bourgeoisie et de la patrie. Il a toujours vouvoyé ses parents, participe chaque année au rallye des jeunes catholiques de la rue de l'abbé Grégoire, figure dans l'annuaire du Polo de Paris et dispose d'un siège permanent à Roland Garros, entre celui de l'archevêque de Roman sur Isère et celui de l'adjoint au maire de Garges-lès-Gonesse. Il a jadis épousé une bigote rencontrée lors d'un rallye et le couple cohabite depuis dans un appartement de trois cent mètres carrés boulevard Saint Germain. Par conviction, il ne porte que des slips français et bleu-blanc-rouge.

« Je tiens donc à vous remercier et vous féliciter pour l'ensemble de ces succès, pour la qualité du travail accompli et les résultats obtenus, même si j'en

suis en grande partie à l'origine. »

Long silence durant lequel le directeur regarde ses chaussures, acquises récemment chez Matthew Cookson sur le boulevard Raspail. Le vendeur lui a fait cinquante pour cent, ce qui met les mocassins à mille trois cent euros seulement, une affaire. Il est impatient de les mettre au prochain rallye qui aura lieu au mois de mai. Il respire, relève la tête, balaye l'assemblée d'un coup d'oeil et reprend :

« Cela dit, nous ne devons pas relâcher notre effort ! Le contexte actuel du à la conjugaison des taux directeurs et de la dette nous oblige à maintenir notre niveau de croissance pour encore environ soixante-quinze ans, ce qui, soit dit en passant, est très raisonnable. Sans compter ma piscine de Deauville qui a besoin d'un rafraîchissement. Enfin, vous n'êtes pas sans savoir que Ferrari sort son prochain modèle en juin et je n'aimerais pas rater un nouvel opus de la marque pour la première fois en quarante et un ans.

C'est pourquoi je table sur vingt pour cent de chiffre d'affaires en plus cette année et sur une augmentation d'un point de la marge nette. Et bien sûr, c'est sur vous, mes chers collaborateurs et amis, que je compte pour réaliser cela. Je sais que vous y parviendrez car vous en êtes capables, d'ailleurs votre implication est déjà prouvée, puisque j'ai décidé de ne pas augmenter vos salaires cette année afin de privilégier l'objectif. Merci donc de m'aider spontanément dans cette lourde tâche qu'est le maintien de mon niveau de vie »

Il prend une longue respiration avant de poursuivre en haussant le ton :

« Aujourd'hui, comme chaque année, nous sommes là pour fêter la réussite de l'année passée et la nouvelle année. Le traiteur me coûte une blinde mais vous le valez bien, comme disent nos confrères de chez L'Oréal. J'ai moi-même décidé de remplacer le Champagne par du Prosecco car vous ne voyez sûrement pas la différence et c'est une bonne occasion de maîtriser les coûts, ce n'est pas Sixtine, notre directrice financière, qui me contredira.

Je porte un toast à nos succès passés, nos succès à venir, à nos succès tout court, à vous, à moi, vive OMG, vive Moi, vive la France ! Allons z'enfants de la patriiiiiii-i-ee... »

Le silence pesant de l'assistance interrompt son envolée patriote et il se

résout à simplement lever son verre à la salle qui lui retourne mollement son toast. Immédiatement, le brouhaha précédemment interrompu par le discours reprend.

OMG, pour « Oh! My Gogue », est une PME d'une douzaine de salariés, fondée par Enguerrand, son directeur. Elle conçoit et fabrique exclusivement deux produits : des distributeurs de papier toilette et des balayettes à chiotte.

Enguerrand en eut l'idée lorsqu'il était adolescent, période durant laquelle il passait beaucoup de temps dans les toilettes à feuilleter le catalogue de la Redoute, notamment les pages des sous-vêtements féminins. Cette pièce de quarante mètres carrés — n'oublions pas qu'il vivait dans le septième arrondissement où le mètre carré vaut environ vingt-mille euros, ce qui nous permet d'estimer le chiotte à huit cent mille euros — était devenu son principal environnement. Fin observateur, il avait remarqué qu'en dehors de la cuvette, la pièce n'était meublée que d'un distributeur de papier et d'une balayette à chiotte. Et que ces deux objets étaient moches, très moches. Ce constat devint une obsession avec le temps. C'est à l'âge de seize ans, en pleine crise d'adolescence et aux toilettes, alors qu'il était en colère contre ses parents qui lui avaient refusé l'accès à la tribune d'honneur de Longchamp prétextant qu'il était trop jeune, qu'il prit la décision de sa vie : désormais, il se consacrerait à la conception et la fabrication de distributeurs et de balayettes à chiottes. Le combat valait la peine. Il pensait à toutes ces familles obligées d'acheter des articles moches en plastique de couleur délavée à qui il allait changer la vie, apporter du bonheur. Il se voyait déjà en révolutionnaire des gogues, en artiste des chiottes, en décorateur de cagoins. Oui, son nom serait désormais associé au renouveau de l'accessoire de chiotte. C'était écrit, c'était son destin, il devait assumer sa mission, aussi difficile soit-elle.

C'est ainsi que quelques années plus tard, après avoir fini ses études, qu'il soumit son but à son père. Ce dernier, en père modèle et pédagogue averti, lui tint le discours suivant :

« Mon fils, je suis content que tu voles enfin de tes propres ailes. Ton sens de l'effort que je pressens te fera suer sang et eau mais tu parviendras à tes fins, je le sais. Tout l'honneur de ta réussite rejaillira sur notre famille d'entrepreneurs. Partir de rien pour bâtir un empire est la chose la plus remarquable au monde. Le chèque, je te le fais de combien ? »

Dès le début de l'entreprise, il s'entoura d'un directeur marketing, Raphaël, qui fit office de designer. Raphaël avait des idées et très vite les objets prirent des formes diverses et variées, plus ou moins heureuses. Puis, arriva la CAO et, Pamphile, le concepteur sur CAO, fut embauché. Il est depuis le designer maison et le directeur marketing peut se consacrer totalement à sa fonction qui est de faire avaler n'importe quoi aux consommateurs, surtout le prix élevé des produits. Il est d'ailleurs devenu depuis « directeur du marketing et de la communication » puisque les fallacieux arguments inventés par le marketing doivent être ensuite véhiculés par la communication. On lui doit nombre de campagnes habiles qui firent le succès d'OMG comme « Balayez vos fosses avec aisance » ou « Il n'y a pas que les journaux qui distribuent du papier », toutes compilées dans un livre co-signé par Enguerrand et Raphaël, intitulé « Nos Vies, Nos Chiottes, Nos Combats ».

Le repas annuel a toujours lieu dans l'entreprise, dans la grande salle de réunion, le premier vendredi de chaque début d'année. Cette fois, à l'initiative du délégué du personnel, il a été décidé que chacun devrait apporter un cadeau à cinq euros, qu'on distribuerait au hasard. Tout le monde a joué le jeu et la corbeille bien remplie trône au centre de la table.

La salle est une grande pièce lumineuse dont les fenêtres proposent une vue imprenable sur la zone industrielle, les camions, les voitures sur le parking. On aperçoit aussi la cheminée et la fumée grisâtre de l'incinérateur à ordures, seul monument local digne d'intérêt.

Aux murs verts pissieux — ironie du sort ou coup de com' ? — qui n'ont pas de fenêtre, trônent des photos géantes de balayettes à chiotte et de distributeurs de papier. Le photographe a joué des couleurs et des luminosités pour tenter de mettre en valeur ces sujets peu inspirants. Il y a réussi tant bien que mal, notamment dans les noirs et blancs. En même temps, avec le noir et blanc, on rend beau tout et tout le monde, ce n'est pas Harcourt qui dira le contraire. Une seule porte permet l'accès à la pièce.

Les tables sont disposés en U, recouvertes de nappes en papier à grandes fleurs vertes et jaunes du plus bel effet et une petite table au centre supporte la corbeille de cadeaux et un bouquet de fleurs artificielles, qui reviennent moins cher que les fleurs fraîches.

Les assiettes et les couverts sont en plastique et du papier essuie-tout fait office de serviettes.

Le directeur préside dans le bas du U, avec à sa gauche Sixtine, la directrice financière et à sa droite Jeanne, son assistante.

René, le délégué du personnel, est opérateur sur la seule et unique presse à injecter de l'entreprise, toute la production repose sur lui et sa machine. Entré dans l'entreprise dès les débuts, il a patiemment attendu que l'effectif atteigne onze personnes pour se présenter comme délégué du personnel. Seul candidat, il fut brillamment élu à la majorité. Depuis, il n'a de cesse de critiquer le directeur dont il juge le niveau de vie excessif en comparaison de ce que peut dégager l'entreprise en bénéfices.

Car René est une grande gueule, gouailleur, communiste mais pas militant. Son seul but en se faisant élire était de pouvoir critiquer le directeur en toute sécurité, pari doublement réussi puisque d'une part, son savoir faire technique est indispensable à l'entreprise et d'autre part, son statut de délégué le protège de tout licenciement hâtif. Sa marotte, au délégué du personnel, c'est le front populaire. Il est né trente ans après, mais il n'en est toujours pas remis. Dans ses moments lyriques, en particulier après quelques verres de bourgogne — « le bordeaux, c'est pour les bourges » — il se prend à rêver au retour de la SFIO, du parti radical-socialiste et du parti communiste au pouvoir. Grand admirateur de Marx, il a lu et relu cent fois Le Capital, il lit quotidiennement l'Humanité et ne rate jamais la fête du même nom. L'homme est très sympathique et serviable avec ses collègues.

Il est assis à table entre Pamphile et Hervé, le directeur des ventes, avec qui il est en grande discussion.

« Pour moi, le plastique n'a pas d'avenir, dit-il à Hervé. Bientôt, il y aura tellement de normes environnementales et d'exigences de recyclage qu'il vaudra mieux se tourner vers d'autres matériaux. Et le problème, c'est que toute notre activité est basée sur ce plastique...

— On s'en tamponne répond Hervé. Le principal c'est de faire beaucoup de chiffre, vite et on verra après. Comment des idées pareilles peuvent te traverser l'esprit ? Il faut vivre le présent, en tirer tout ce qu'on peut !

— Evidemment, toi tu penses qu'au profit. Et l'avenir des jeunes, le bonheur des travailleurs, ça t'intéresse pas ?

— J'ai pas d'enfant et j'ai qu'une vie.

— Vu comme ça... »

Hervé, le directeur commercial est le prototype du sale con. Individualiste, intéressé, vénal, magouilleur, il était vendeur de meubles avant d'intégrer OMG. Il vendrait à peu près n'importe quoi pourvu que sa commission soit intéressante. Il s'occupe des ventes d'OMG dans le monde entier et entretient ses contacts à l'étranger, à coup de remises, d'invitations au restaurant, de vacances tous frais payés et autres avantages plus proches de la corruption que de la sensibilisation commerciale.

Tout le monde ferme les yeux sur ses pratiques car il est finalement excellent vendeur et OMG ne peut prendre le risque de le remplacer. Il le sait et en joue largement.

Son credo c'est gagner de l'argent le plus vite possible, de n'importe quelle manière, jusqu'à en avoir suffisamment pour se retirer et se dorer la pilule. Il ignore tout ce qui peut l'empêcher d'atteindre le but qu'il s'est fixé et s'il doit faire face, il écrase. Inutile de lui parler de bien commun, de société, d'écologie, de partage ou d'altruisme, il ne connaît pas ces mots. Il passe le peu de loisirs qu'il s'autorise à draguer des femmes de son entourage. Macho, sexiste et misogyne, il se prend râteau sur râteau et finit toujours chez la même péripatétipute, qui se fout de son caractère tant qu'il paye.

Il est peu apprécié du reste de l'équipe et détesté par Raphaël, le directeur marketing, qui se prend pour un artiste et estime que cette façon de vendre les produits n'est pas à la hauteur de sa créativité. Les réunions sont le lieu d'interminables polémiques entre les deux directeurs.

Vendredi 5 janvier, 13h15

L'assistante du directeur tape délicatement sur un verre pour tenter de prendre la parole. Trop discrètement, car elle met un temps infini à obtenir le silence.

Jeanne est une jeune et jolie jeune fille, courtisée par la quasi totalité de la population mâle de la boîte et une partie des femmes. Le directeur est le courtisan en chef, perpétuant une bonne vieille tradition, difficile à faire passer dans beaucoup d'entreprises.

Elle est sur-diplômée pour le travail qu'elle fait avec en poche un master de droit fiscal, mais elle se sent bien chez OMG et n'a aucune envie d'être sous pression dans une start-up ou une entreprise à la pointe. Elle a compris depuis longtemps que Enguerrand a le béguin pour elle et elle en tire quelques avantages tout en le tenant habilement à distance.

Elle prend enfin la parole.

« Tirage au sort des cadeaux ! Essayez autant que possible de ne pas tomber sur le vôtre, ça enlève tout intérêt au jeu. Je propose que nous puissions échanger les cadeaux après tirage si les deux personnes concernées se mettent d'accord.

— Oui, je t'échangerais bien contre tous les cadeaux de la terre ma belle ! » rigole Hervé, s'attirant instantanément l'œil noir de tous les autres mâles, en particulier celui du directeur.

Jeanne ignore superbement la remarque et son auteur puis donne la corbeille à la comptable qui commence la tournée des convives.

Constance, la comptable, travaille directement avec Sixtine, la directrice financière, dont elle est d'ailleurs l'unique collaboratrice. C'est une jeune fille introvertie, secrètement amoureuse de sa patronne, très efficace dans son travail et appréciée de tous. Elle vit de manière quasi monacale dans un appartement totalement dépouillé, n'a pas d'amis et n'a comme connaissances que ses collègues. Elle ne participe pratiquement jamais aux pots ou soirées organisés ou improvisés de temps à autre. Elle est extrêmement discrète, adressant la parole à

ses collègues uniquement lorsque qu'elle ne peut pas faire autrement.

Elle tend la corbeille à chacun, souriant aux commentaires idiots, ignorant les blagues déplacées, jouant péniblement le jeu indispensable à la vie en société. Elle termine en prenant elle-même le dernier cadeau encore dans la corbeille et se rassoit.

« Bon, ben on peut ouvrir les cadeaux maintenant ! » ordonne Jeanne plus qu'elle ne le suggère.

Enguerrand est en admiration devant elle. Il aime la façon qu'elle a de prendre les situations en main, de diriger, de décider, de trancher. Il se laisserait bien aller à un jeu de domination avec elle. En attendant, il est loin de ça, n'osant même pas lui parler de ses désirs, tentant par-ci par-là une allusion qu'elle ignore soigneusement. Il est persuadé qu'elle n'a pas compris son intérêt pour elle et chaque jour, il s'imagine en train de le lui expliquer avec des mots choisis.

Un bruit de papier froissé, déchiré, torturé, monte dans la salle alors que tout le monde ouvre son cadeau. Les plus patients cherchent la fermeture afin de trouver l'ouverture, pendant que les impatientes arrachent le papier à grands coups d'ongles ou de couteau. C'est un flot d'exclamations, à qui sortira la plus banale :

« oh, c'est mimiiii !

— Ah ! ben ça tombe bien, j'en avais besoin !

— Beuh, c'est moche ! »

Pamphile exhibe un bloc de post-its orange fluo en se demandant ce qu'il va faire de ça pour bosser sur sa CAO.

« Tu peux toujours les coller sur ton écran pour colorier tes balayettes à chiotte, plaisante Eduardo, l'homme à tout faire de l'entreprise. Lui-même reste perplexe devant un paquet d'épingles à linge en bois.

— Qu'est-ce que je vais faire de ça ? s'interroge-t-il tout haut.

— Tu pourrais enfin commencer à laver tes fringues ? rigole Philomène, la stagiaire jamais à court de vanne. »

Certains rigolent devant des gadgets idiots, d'autres s'extasient devant une peluche « sooooo cute! »

Constance déballe son cadeau. Il s'agit d'un ticket de jeu à gratter, hâtivement emballé dans une enveloppe blanche. Le jeu se nomme « Tu payes et

je te dis combien t'as perdu » et le ticket annonce clairement la couleur : « Vous avez déjà perdu 5 euros, mais vous pourriez gagner un million d'euros ! ». C'est la seule somme possible à gagner et elle concerne un ticket sur cinq cent mille.

Il est intéressant de comparer l'aversion des citoyens pour l'impôt et leur entêtement à acheter des billets de loto qui rapportent des sommes astronomiques à l'état.

Sans conviction, persuadée que le ticket ne vaut rien, elle sort une pièce et gratte tranquillement, commençant par la droite, donc la fin du texte. Le logo de l'euro apparaît, puis un zéro, puis un autre et encore un autre. Ensuite un espace, puis trois autres zéros avant de voir enfin un magnifique « 1 », imprimé à l'encre dorée. La comptable se fige, fixe les caractères brillants devant ses yeux :

1 000 000 €.

Des espaces ménagés entre les groupes de trois zéros permettent une lecture certaine : un million !

Elle n'y croit pas, lit, relit et relit encore. Elle est sûre que c'est un attrape-nigaud de plus, une quelconque manière de dire qu'elle a failli gagner la somme mais que ce sera pour le prochain ticket. Un grand frisson lui parcourt tout de même le corps, elle sent monter l'émotion et tente de la contenir. Elle tremble légèrement.

Elle essaye de se raisonner. « Un ticket gagnant sur cinq-cent mille, ce n'est forcément pas pour moi » pense-t-elle. Et elle s'en veut immédiatement d'y avoir cru un petit instant. « Une fille de ta condition n'a pas droit à ce genre de plaisir », c'est ce que lui aurait dit sa mère d'un air dédaigneux.

Elle ne regarde même plus le ticket de jeu, fermant les yeux, perdue dans ses pensées.

Philomène la stagiaire, sa voisine de table, gaffeuse invétérée et dont la discrétion n'est pas la première des qualités, jette un œil au ticket gratté. Elle lit machinalement, détourne le regard puis revient brusquement en arrière, écarquillant les yeux.

« Ouah, hé, oh, mais elle a gagné ! Un million ! Elle a gagné un million d'euros ! » crie-t-elle comme si elle était agressée.

La salle se fige dans un silence brutal et assourdissant.

Vendredi 5 janvier, 13h30

Tous les regards sont braqués sur la stagiaire qui a crié. Philomène est une petite brune frisée qui rigole tout le temps, sauf quand elle a bu car l'ivresse la plonge dans une intense mélancolie. Elle est en BTS de logistique, en alternance. Deux semaines de cours, deux semaines chez OMG, depuis bientôt un an. Elle assume maintenant plus ou moins le poste de responsable de la logistique puisqu'il n'y en a pas. Cette fonction est habituellement partagée par le directeur des ventes et le directeur de production, mais son stage a révélé ses compétences en la matière et elle a toutes les chances d'être définitivement embauchée pour prendre le nouveau poste de directeur de la logistique.

Certains ont tout de suite compris que Constance avait hérité d'un ticket gagnant, d'autres se demandent encore ce qui se passe. La comptable, gênée de tous ces regards braqués sur elle, déjà submergée par l'émotion éclate en sanglots. La stagiaire s'est saisie du ticket et le montre à la cantonade.

« Regardez, mais regardez, un million ! Le ticket vaut un - mil - lion ! »

Progressivement, le silence est remplacé par une clameur qui enfle au fur et à mesure que les gens comprennent. Chacun exprime son étonnement, son admiration, sa jalousie, son envie.

D'abord, des exclamations des interjections fusent. « Wow !

— Quelle chance !

— Incroyable ! »

Puis des doutes :

« C'est un faux ?

— Qui a fait une blague ?

— C'est pas sympa de donner des faux espoirs comme ça ! »

Enfin les commentaires :

« Qu'est-ce que tu vas faire de tout ça ?

— Bravo, quelle chance tu as !

— Mais pourquoi elle ?

— Elle est cocue, non ? »

Et, enfin, arrive l'inévitable discussion à laquelle tout le monde à plus ou moins participé durant le dîner familial du dimanche ou dans une réunion entre amis : qu'est-ce que je ferais si je gagnais au loto ?

Evidemment, le directeur des ventes dit qu'il s'achèterait un Hummer, ce véhicule idiot et polluant, issu de l'armée américaine, pesant un peu plus de trois tonnes et coûtant une centaine de milliers d'euros. Il est aussitôt renvoyé dans le mur par le directeur marketing qui dit ne pas être étonné par autant d'imbécilité et qui, pour sa part, ouvrirait une école formant aux métiers de la publicité ou bien se construirait un atelier pour s'adonner à la peinture.

Sékou, le directeur de production, homme sage et raisonnable dit qu'il ne changerait rien à sa vie et investirait tout dans le caritatif, à l'image de Bill Gates.

Sixtine, assise à la droite du patron, dit que cela pourrait faire gagner dix ans sur la dette de l'entreprise, ce qui a pour effet d'allumer une petite lumière dans les yeux du patron. Le manège n'échappe pas à René, qui affute ses arguments en cas de dérive patronale.

Philomène clame haut et fort qu'elle ferait la fête avec ses copines dans toutes les capitales du monde et louerait dans chacune des villes une limousine rose pour faire la star. Jeanne, l'assistante de direction lui renvoie un « m'étonne pas... » dégoulinant de points de suspension et de mépris.

Eduardo, le rasta discret qui sait tout faire, qui fume tout ce qui se fume, boit tout ce qui se boit et prend la vie tranquillement comme elle vient, glisse :

« ça fait combien de pétards et de mojitos tout ça ? » ce qui fait hurler de rire Charles, l'opérateur sur assembleuse automatique, homme habituellement discret et réservé qui vit chez sa maman.

Les discussions sont animées, tout le monde est très excité par ce qui vient de se passer. Seule Constance, principale concernée par l'évènement, reste silencieuse comme prostrée. Elle ne réalise pas ce qui lui arrive, ses pensées sont confuses. Elle hésite entre la joie qu'elle devrait montrer et un vague sentiment de culpabilité dont elle ne perçoit pas bien l'origine. Sans doute le fait que ce soit un cadeau. Elle pense à la personne qui a acheté le billet. Elle se demande qui cela peut-être, ne voit pas et remet la question à plus tard.

Soudain, un verre tinte à nouveau, cette fois sous le couteau d'Enguerrand. Lui aussi peine à arrêter le brouhaha. Quand le silence est fait, il prend la parole en levant le tête à la manière d'un coq au milieu d'une basse-cour.

« Il me semble que nous pourrions laisser notre chère comptable dire un mot

sur ses impressions ? »

La chère comptable, gênée, ne sait pas trop quoi dire. Remercier, c'est ça, il faut commencer par remercier l'auteur du cadeau, l'organisateur du jeu, le directeur, enfin tout le monde.

« Et bien, je voudrais d'ab...

— Mais dites nous ma chère, l'interrompt-il, que comptez-vous faire de cet argent ? C'est une somme importante pour une personne seule, fût-elle comptable, ah ah !

— Et bien, je ne s...

— Sixtine, notre chère, très chère directrice financière disait que nous pourrions gagner dix ans de dette avec une telle somme dans notre trésorerie... »

Constance est interdite. La sortie du directeur lui fait perdre tous ces moyens. Que doit-elle dire ? Que ce n'est pas à elle de renflouer l'entreprise ? Qu'elle n'a pas encore réfléchi à tout ça ? Elle est terriblement gênée car le cadeau a été fait dans le cadre de l'entreprise et son patron joue avec ce sentiment de gêne qu'il a parfaitement détecté chez elle.

Mais une voix forte qui fait sursauter tout le monde la sort subitement de ses réflexions.

« Non, mais de quoi je me mêle mōssieur le directeur ? Vous ne prétendez pas demander à notre comptable qu'elle rembourse la dette d'OMG, non ? »

C'est la voix de René, le délégué du personnel. Il semble très excité, sans doute autant par quelques verres de rouge que par la sortie du directeur. On dirait qu'il prend la sollicitation comme une attaque personnelle, ce qui est en quelque sorte vrai, car il est secrètement amoureux de Constance, mais n'a jamais osé l'aborder pour lui avouer. Là, c'est trop, l'agression du patron — car c'est bien d'une agression dont il s'agit à ses yeux — le force à se découvrir, car il veut la défendre. Il veut aussi défendre les droits de la salariée, ce qui est tout à son honneur. En revanche, il n'imagine pas un instant qu'elle est amoureuse de sa patronne et qu'elle ne s'intéresse absolument pas à lui.

« Monsieur le délégué du personnel, rétorque Enguerrand, en tant que directeur de cette société, je me dois de faire tout ce qui est possible pour la faire vivre et assumer la masse salariale et autres coûts prohibitifs. Ce n'est pas vous qui direz le contraire !

— Oui, mais vous n'êtes pas tenu de braquer une banque ou de solliciter vos salariés pour ça...

— Sauf si les salariés sont millionnaires mon cher délégué du personnel... »
La comptable tente de prendre la parole.

« En fait, je, euh...

— Non, ne dites plus rien ! l'arrête René. Vous n'avez aucun besoin de vous expliquer là-dessus, vous n'êtes tenue à aucune obligation.

— Oui, mais je...

— Laissez-la s'exprimer ! tonne le directeur

— Ça suffit ! s'écrie Sixtine en donnant une grande claque sur la table. Vous ne voyez pas que vous la mettez dans l'embarras ? Il n'y a même pas un quart d'heure qu'elle a gratté ce ticket, elle n'a même pas encore réalisé ce qui lui arrive et vous lui tombez dessus comme la vérole sur le bas clergé ! Laissez la tranquille ! »

S'ensuit une salve d'approbations venue de la salle. La majorité est d'accord avec la directrice financière, laissons Constance tranquille.

Sixtine est une très belle femme, toujours tirée à quatre épingles. Elle a été embauchée dès que l'entreprise a décroché ses premiers marchés à l'export. Elle fait également office de juriste, avec l'aide de Jeanne pour toutes les questions de droit fiscal notamment. Elle est d'une honnêteté exemplaire, aussi bien dans son travail que dans ses relations, y compris avec son patron à qui elle ne se prive pas de dire ses quatre vérités quand besoin est. Elle est autant respectée par ses collègues que par le directeur.

Les deux protagonistes se rassoient et ruminent leurs rancœurs tandis que les discussions reprennent de plus belle entre les convives, avec pour sujet central le fameux ticket gagnant.

Mais le délégué du personnel revient à la charge en s'adressant à l'assemblée.

« C'est quand même un peu fort de café de voir un patron solliciter une employée qui a gagné de l'argent en dehors de l'entreprise. Car le billet a été acheté par l'un de nous avec son propre argent.

— Euh, c'est à dire... non. »

Toutes les têtes tournent simultanément vers Hervé.

« Quoi ? s'étonne René.

— C'est moi qui ai acheté ce billet, mais je l'ai passé en note de frais. C'est l'entreprise qui l'a payé. »

Silence hébété dans la salle. Interrompu par Raphaël qui ne veut pas laisser passer une occasion de se faire son ennemi de toujours.

« Tu as passé cinq euros en note de frais ? Pour faire un cadeau en plus ? Non, mais j'y crois pas ?! Quel rat ! »

Une vague de réprobation traverse l'assemblée. Si ce n'était déjà fait, Hervé fait l'unanimité contre lui. Les quelques doutes qui subsistaient encore sur son éventuelle intégrité viennent de disparaître. L'intéressé regarde ses chaussures, il en a vu d'autres. Tous ses coups bas, ses magouilles lui ont souvent valu d'être sur le banc des accusés. Il faut laisser passer l'orage, tout redevient calme après.

Un long silence fait suite à ces révélations. Le destin, en pause, ne sait pas dans quel sens il doit poursuivre. Les uns méditent sur la pingrerie dont fait preuve le directeur commercial, les autres pensent que le ticket aurait pu tomber sur eux, mais que finalement tout ça prend un tour inattendu pas forcément enviable pour la gagnante. D'autres encore se demandent ce qui va arriver maintenant qu'il est avéré que la société a payé le ticket de loto.

Le directeur reprend la parole.

« Si le billet de loto est bien passé en note de frais, je pense que nous pouvons reconsidérer l'affaire depuis le début, non ?

— Ne nous emballons pas ! reprend le délégué du personnel. D'abord, ce ticket à été offert en cadeau. Doit-on considérer qu'un cadeau appartient encore à son acquéreur même après avoir été offert ?

— Ceci doit pouvoir facilement être vérifié avec un avocat compétent mon cher délégué. Et puis, je vous arrête. Le cadeau n'est pas offert, mais a été tiré au sort, ce qui n'est pas du tout la même chose.

— Ah oui ? Quelle est la différence ?

— L'entreprise a pris l'initiative d'une animation pour le repas de fin d'année. Les employés ont tiré des objets au sort. En aucun cas il n'est fait état de « cadeau ».

Le délégué du personnel manque s'étouffer, devient tout rouge, souffle par les naseaux et se met à crier

— Non mais dis donc, patron de mes deux, tu vas bientôt nous expliquer que c'est toi qui a eu l'idée de ce jeu ? Alors que c'est moi qui l'ai proposé à tout le monde ici présent ? Alors que pour te faire acheter un stylo, il faut faire une demande en trois exemplaires que tu mets trois mois à signer ? C'est pas un peu gros là ? » prend-il les autres à témoin.

Des regards affirmatifs lui apportent la réponse qu'il attend.

Constance, profitant du silence passager, tente de prendre la parole.

« Je voudrais juste dire que...

— Non, tu n'as pas à te justifier, tonne le délégué du personnel. C'est contre des exploiters, des esclavagistes comme lui que le front populaire luttait en trente-six, on va pas se laisser marcher sur les pieds par un directeur de chiotte.

— Vos propos deviennent insultants monsieur le délégué du personnel. J'en prends tout le monde ici à témoin ! »

Le « tout le monde ici » regarde le fond de son assiette, ne souhaitant pas être impliqué dans la conversation, ni dans rien du tout d'ailleurs.

Eduardo tire tranquillement sur son joint en balayant l'assemblée du regard. Il rigole intérieurement, se délectant de ces joutes verbales. Il déplore simplement que la personne en cause soit la comptable, car il la sait fragile et n'aimerait pas qu'elle en paie les conséquences. Il aurait préféré que ce soit un fort en gueule plus apte à se défendre. Maintenant, il attend de savoir ce que va encore inventer le directeur pour tenter de récupérer le pactole.

Justement, celui-ci reprend la parole.

« Mes amies, mes amis, mes chères collaboratrices, mes chers collaborateurs, ne nous laissons pas emporter par l'âpreté du gain, ni la jalousie. Notre chère comptable a tiré ce ticket au sort qui s'est avéré gagnant. Bravo ! Nous ne pouvons que nous féliciter de sa chance et lui souhaiter d'utiliser au mieux cet argent. »

Il relève la tête comme une autruche.

« Ma chère comptable, ma chère Constance, je m'adresse maintenant à vous personnellement. Vous devez réfléchir sérieusement à plusieurs choses. La première est que sans nous, enfin sans moi, il n'y aurait jamais eu de ticket de loto, parce que sans ce repas il n'y aurait pas eu ce jeu. Et le repas est pris en charge par OMG comme vous le savez déjà, puisque c'est vous, ma chère comptable, ma chère Constance, qui passez les achats dans la comptabilité.

— Objection, le coupe René, sans moi il n'y aurait pas eu de jeu !

— Oui, mais sans moi, vous ne seriez même pas là, mon cher délégué du personnel. Je disais donc, très chère comptable, très chère Constance, que vous devez réfléchir. Pensez au bien-être que vous procure cette entreprise depuis que vous y êtes entrée. Une ambiance saine grâce à un management de haut vol, un niveau de salaire élevé malgré que ma piscine de Deauville me donne du fil à retordre, un délégué du personnel, alors que, hein, j'aurais pu m'arrêter d'embaucher à dix personnes pile pour m'éviter des soucis supplémentaires, des

locaux flambants neufs construits sur un terrain me venant de mon grand-père où j'aurais pu faire des terrains de tennis, moins contraignants en entretien que la piscine. J'ajoute à ça des tickets restaurant à trois euros quarante qui vous font faire de sérieuses économies et un repas de fin d'année, chaque année, oui je dis bien chaque année, qui me coûte un bras. Et depuis peu, le délégué du personnel et moi travaillons à vous proposer une mutuelle, à condition toutefois que cela ne me coûte pas trop cher.

Lorsque l'on travaille dans une telle entreprise, ma chère comptable et que l'entreprise vous fait un cadeau royal, et bien on renvoie l'ascenseur. »

Stupéfaction générale de l'assemblée qui se dit globalement que le directeur ne manque pas d'air.

« Non, mais il se croit où le Thénardier ? beugle René. Il va nous faire le coup du patron qui se sacrifie pour ses employés ! Alors que c'est la croix et la bannière pour lui faire sortir un euro ? Alors qu'il remplace le champagne par de la merde, gèle nos salaires par avance, roule en Ferrari, passe des fortunes dans sa putain de piscine et nous fais chier sur notre consommation de papier toilette ? Je rêve ! »

Stupéfaction aussi de la chère comptable, la chère Constance, qui ne s'attendait pas à pareille plaidoirie ni mauvaise foi. Elle jette un regard désespéré à son idole, l'amour de sa vie, sa patronne. Celle-ci la reçoit cinq sur cinq.

Et soudain, Sixtine comprend tout ! Les regards admiratifs, les compliments sur sa beauté, sur ses vêtements, le travail et l'abnégation de sa collaboratrice. Les regards furtifs quand elles travaillent ensemble sur un dossier. Mais oui ! Pourquoi n'avait-elle pas compris plus tôt ? C'est évident, cette fille est amoureuse d'elle et la porte aux nues. Et maintenant, elle l'appelle au secours, elle a besoin d'elle.

Que peut-elle faire ? User de son influence auprès du directeur pour lui faire lâcher prise ? Peine perdue, il est trop vénal pour que ça marche. Le problème vient de ce que l'autre abruti d'Hervé a passé le billet en frais. Non, mais quel con celui-là ! Passer un cadeau perso de cinq euros en frais professionnels, faut être tordu — ou directeur commercial !

Puis une idée lui traverse l'esprit en un éclair : la note de frais a-t-elle déjà été payée ? Elle se précipite sur son smartphone, ouvre l'application comptable,

cherche une note de cinq euros. Elle n'en trouve qu'une émanant bien du directeur commercial, sous la rubrique « frais de publicité ». Cynique ! Elle se dit qu'elle règlera ses comptes plus tard avec lui. Elle vérifie les paiements de notes de frais. Bingo ! Celle-ci n'a pas encore été payée par l'entreprise.

Elle lance un regard appuyé et rassurant à sa collaboratrice qui la fixe toujours éperdument et prend la parole.

« Monsieur le directeur, je viens de vérifier, je peux vous dire que cette note de frais n'a pas encore été payée à son émetteur qui est bien Hervé. Elle ne le sera qu'en fin de mois si toutefois nous l'acceptons, car pour le moment je la considère comme illégitime compte tenu qu'elle sert des intérêts personnels. Donc, devons-nous considérer que ce ticket de loto, payé par son acquéreur, en instance de paiement ou de refus de paiement par l'entreprise est la propriété de l'entreprise, celle du directeur commercial ou dorénavant celle de notre chère comptable ? J'ajoute que, pour ma part, je refuserai de payer cette note de frais. Seul vous, pouvez m'intimer l'ordre de la régler. »

Enguerrand la fusille du regard pour ce qu'il considère comme un coup de poignard. Il avait la situation en main, la comptable était déstabilisée, prête à faire une promesse dans son sens et voilà que sa propre directrice financière fout tout par terre.

Mais pourquoi n'arrive-t-il pas à s'imposer mieux que ça ? La situation lui rappelle quand ses parents lui avaient refusé l'accès à la tribune d'honneur de Longchamp. Il avait éprouvé le même sentiment de colère et de tristesse mêlées.

Il aurait envie d'être dans des toilettes, là maintenant. Dans le seul endroit où il se sent bien, rassuré, en sécurité.

Sixtine regarde sa collaboratrice d'un air satisfait, regard dans lequel elle semble ajouter « j'ai tout compris, tu peux maintenant compter sur moi ».

Status quo. Le directeur cherche un argument pour faire repartir la discussion dans le sens qu'il aimerait, la directrice financière attend une réponse à sa question, la comptable et le délégué du personnel attendent que le directeur réponde à l'argument et le reste de la salle est suspendu à tout ce beau monde.

La relance ne vient pas du directeur, mais de Hervé, qui vient de prendre conscience de quelque chose grâce aux propos de sixtine.

« Mais alors, si le ticket m'appartient, je peux le reprendre non ?

- Connard ! lance le rasta
- Abruti ! ajoute Raphaël
- Petit joueur ! renchérit Philomène

Et tout le monde y va de son insulte, plus ou moins intelligible.

— Je ne vois pas pourquoi le directeur pourrait récupérer les gains dans le cas où l'entreprise aurait payé le ticket et que moi je ne pourrais pas le faire en l'ayant moi-même payé ? insiste l'effronté.

— Il est hors de question que l'entreprise récupère quoi que ce soit tonne René. Quant à toi, espèce d'arriviste de merde, j'espère bien que tu ne reprends pas les cadeaux que tu fais ?

— Ça dépend du cadeau...

— Retenez-moi, je vais le tuer ! s'énerve le directeur marketing.

Le directeur d'OMG flaire l'ouverture et reprend du poil de la bête :

— Finalement, nous sommes deux à l'origine de la situation : moi qui est l'instigateur de la soirée et vous, mon cher directeur commercial, qui avez acheté le ticket. Je propose dans ce cas que nous coupions la poire en deux, cinq cent mille chacun. »

Stupeur dans l'assistance. L'absurde de la situation vient de monter d'un cran. Les protagonistes en sont maintenant à discuter du partage d'une somme qui n'appartient à aucun d'eux.

Malgré l'énormité de ce qui vient d'être dit, la comptable tente de reprendre la parole :

« Justement, à ce propos, je voul...

— Non, mais ça va pas, la coupe René. Vous êtes en train de vous partager une somme dont vous n'êtes en possession ni l'un ni l'autre ? Je rêve ! Et pourquoi pas moi aussi, l'instigateur du jeu ? On fait comment ? Trois cent trente-trois mille trois cent trente-trois euros et trente-trois centimes chacun ?

— On pourrait arrondir, suggère le directeur.

— Certainement pas, refuse le directeur commercial, pour le moment on ne partage rien, je suis le propriétaire du ticket ! »

Abattement de René, homme d'intégrité et de société, qui se rend compte que ces deux là ne sont pas du même monde que lui et ne défendent pas les mêmes valeurs.

Soudain un saladier rempli de salade piémontaise vole au dessus de la table, frappe le directeur commercial à la tempe, pivote et se pose à l'envers sur sa tête.

La salade se met à dégouliner lentement sur lui telle la lave d'un volcan, les patates gluantes s'arrêtant sur ses épaules. Il ne manque que la fumée pour compléter l'analogie. Le saladier lui fait un casque et le directeur ne bouge plus, prostré.

La salle éclate d'un rire nerveux, mais revancharde. Des applaudissements fusent, sévèrement réprimés par un regard noir du directeur. Personne ne s'avance pour aider le directeur commercial, qui retire lentement le saladier en regardant fixement la table. Sans un regard, il se lève et sort de la pièce.

« Qui a fait ça ? » questionne le directeur.

La salle réalise qu'il n'a pas vu le coupable, personne ne répond.

C'est Pamphile qui a lancé le saladier.

Designer maison, il se sent investi d'une mission technique au moins aussi importante que s'il concevait un Boeing. Il a une haute opinion de sa personne et de son « œuvre ». Comme Raphaël, il déteste Hervé car il considère qu'il ne valorise pas son travail. Il ne pouvait pas entendre plus longtemps l'autre tenter de récupérer avec un tel cynisme, une telle mauvaise foi, une somme qui ne lui est pas destinée.

Il remercie intérieurement les convives de ne pas le dénoncer et leur adresse à chacun un regard reconnaissant.

« Mes chers collaboratrices et teurs, faudrait voir à ne pas dépasser les bornes, reprend le directeur. Une fois pour toutes, vous devez me dire qui a fait ça, afin qu'il ou elle soit sévèrement sanctionné. »

Silence dans les rangs, la solidarité est exemplaire personne ne moufte au grand soulagement de Pamphile. La situation semblant bloquée, les conversations et le brouhaha reprennent dans la plus grande indifférence pour l'ensaladé parti se nettoyer et pour le directeur à la recherche du coupable.

Vendredi 5 janvier, 14h00

Profitant de l'accalmie, Raphaël sirote un verre de Prosecco tout en devisant avec Charles.

« Ben moi, si je gagnais une telle somme, je sais bien ce que je ferais !

— Ah oui, quoi ?

— Figure-toi... mais ça reste entre nous hein ? Figure-toi que j'emmènerais bien notre assistante de direction dans un paradis tropical pour quelques temps » dit-il avec un clin d'œil appuyé vers l'opérateur.

Ce dernier sursaute et retient un cri d'indignation. Il sort lui-même avec Jeanne. Leur histoire dure depuis un an et il est d'une jalousie malade. Voir qu'un autre que lui s'intéresse à elle le rend fou. Il feint l'étonnement pour tenter d'en savoir plus.

« Ah bon ? lâche-t-il d'un air dégagé et faussement complice.

— Oui, ça fait deux ans que nous sortons ensemble mais personne ne le sait. Tu es le premier à qui je le dit et il fallait que je le dise tu comprends ? »

L'autre ne fait ni une ni deux, il se lève, attrape son adversaire par le col, le soulève, lui met un coup de boule d'une violence inouïe et le jette sur la table. Puis il se rassoit et se met à pleurer en invoquant sa maman, avec qui il vit.

La scène a surpris tout le monde par sa violence et créé à nouveau un lourd silence.

Enguerrand prend le premier la parole.

« Allons, allons, que se passe-t-il encore ? »

Jeanne comprend immédiatement de quoi il s'agit. Elle savait que cela arriverait un jour. Mais en plein repas de fin d'année, ça va être compliqué à gérer se dit-elle.

Le coup-de-boulé reprend doucement ses esprits.

« Oh, le con, le con, le con ! Il m'a pété le nez ! Ça va pas, non ? Tu sautes souvent sur les gens comme ça ?

— Et toi, tu sautes souvent sur les assistantes de direction ? »

Stupeur. Tout le monde croit comprendre la raison de la bagarre. Surtout le directeur, qui réalise que son assistante chérie est peut-être déjà la maîtresse de deux hommes, qui plus est salariés de sa propre entreprise.

L'assistante chérie comprend que l'heure n'est plus aux cachotteries et qu'elle doit tenter de calmer le jeu. Elle se précipite vers les antagonistes en leur proposant de se calmer et de discuter tous les trois de tout ça. Le directeur comprenant que c'est perdu pour lui, décide de se venger en mettant de l'huile sur le feu.

« Une rixe, dont la raison est une relation extra-conjugale multiple au sein de l'entreprise, cela peut être grave pour un tribunal ! lance-t-il, revanchard.

— Qu'est-ce que c'est que ce délire monsieur le directeur ? l'apostrophe le délégué du personnel. D'abord il n'y a pas de relation extra-conjugale puisqu'il n'y a pas de conjoint et ensuite cela ne regarde pas l'entreprise, encore moins la justice ! Vous délirez complètement, là.

— Je suis désolé mon cher représentant, notre directeur du marketing (et de la communication) est marié que je sache ?

— Énait marié rectifie l'intéressé

— Pardon ?

— ÉNAIT MARNIÉ

— Il veut dire « était marié » s'empresse la stagiaire qui tamponne le nez du directeur du marketing avec une serviette qui rougit aussi vite que si on lavait une betterave.

— Ah ? Je ne savais pas penaude Enguerrand

— Hon, ve n'ai bas vuvlié les vans bour hon divorfe

— Donc, l'entreprise n'a définitivement rien à voir avec ça, fut-il marié d'ailleurs, assène René, victorieux.

— Je suis désolé mon cher, la bagarre à tout de même eu lieu dans le cadre du travail. »

Sékou, le directeur de production se lève, les bras en christ de Rio de Janeiro et tente de calmer le jeu.

« Allons allons, messieurs, nous sommes entre adultes, nous n'allons pas nous laisser emporter par des sentiments de violence. Ces trois personnes vont régler leurs histoires entre elles et nous allons reprendre le cours de notre repas de fin d'année, si bien commencé avec le gain de Constance.

— NON ! Charles vient de se redresser pour crier. J'en ai marre ! J'en peux plus ! A chaque fois que quelque chose de bien m'arrive, quelqu'un vient me le pourrir. J'avais eu un super vélo, mon cousin me l'avait piqué et ne voulait plus me le rendre. Ma mère dit toujours qu'il faut être gentil avec tout le monde, tendre l'autre joue.

Je le dis d'autant plus librement que j'assemble des balayettes à chiottes depuis quinze ans : crotte, crotte et crotte !

Et toi ma chérie ? Pourquoi tu ne m'as pas dit que tu avais quelqu'un d'autre ? Et pourquoi ce con, ce soi-disant artiste de chiotte, ce pubar de merde ? Je ne te suffisais pas ? Je ne suis pas un bon coup, c'est ça ? Il te faut du design ? L'assemblage, c'est pas ton truc ? »

L'intéressée se fait toute petite, ne veut pas répondre dans un pareil moment d'énervement, tente un geste d'apaisement.

« Calme toi d'abord, nous parlerons après.

— Parler de quoi ? De ma nullité ?

— Parler de nous, de nous trois.

— De nous trois ? Non, mais ça va pas ? Tu crois que je vais te partager avec ce marketeur de PQ ? Ce sous-publiciste de chiotte ? Hors de question, c'est lui ou c'est moi ! »

Et il court vers la fenêtre, l'ouvre, monte sur le rebord et saute.

Un cri de frayeur parcourt l'assistance.

« Ne vous inquiétez pas, on est au rez-de-chaussée » lance goguenard Eduardo qui n'en peut plus de rire.

Un soupir général de soulagement suit le cri de frayeur précédent.

Le rasta arbore un sourire qui en dit long sur ce qu'il observe. Tous des tarés, se dit-il en priant pour ne pas être comme ceux qu'il observe. La journée n'est pas fini, qu'est-ce qu'il vont encore nous inventer après ça ?

Ceux partis au secours du pseudo suicidé reviennent avec des nouvelles rassurantes. Il s'est un peu éraflé le bras et la joue sur le béton, rien de grave. En revanche, il est tombé sur une merde de chien ! Il est parti se laver.

On respire, on rigole un peu de la mésaventure. Mais Jeanne n'est pas à la fête. Elle ne pensait pas que cette histoire pourrait prendre une tournure aussi dramatique. Elle vivait ces deux relations sereinement, en se disant qu'elle devrait sans doute choisir un jour, que le plus tard serait le mieux. Le moment est arrivé, se dit-elle, et je suis incapable de faire un choix...

Pendant ce temps, le directeur déprimé par la révélation des amants de sa dulcinée s'est mis à boire. Après avoir vidé trois verres de vin coup sur coup, il attaque plus lentement le quatrième, paraissant indifférent aux événements. Son assistante est inquiète, car l'ayant déjà vu bourré elle sait qu'il est capable de n'importe quoi dans cet état. Elle a déjà fort à faire avec ses deux amants, elle ne se voit pas mater son patron en plus.

Un autre qui a également sombré dans la boisson, c'est René, le délégué du personnel. Écœuré par l'attitude de son patron et du directeur commercial, il a perdu toute confiance dans l'humanité et préfère oublier tout ça. Si son patron se torche au bourgogne rouge, il a pour sa part opté pour un Chablis premier cru dont il tient solidement la bouteille afin que personne d'autre ne la boive.

Eduardo tire inlassablement sur son énième pétard de la journée, en faisant le bilan de la situation : les amants de Jeanne, Raphaël et Charles, soignent leurs plaies respectives, Hervé, le directeur commercial se bat toujours aux toilettes avec la piémontaise qui macule son scalp et son costume, Enguerrand, le directeur, est bourré, René, le délégué du personnel, idem. Philomène aussi en tient une bonne, mais à la différence des autres, elle ne l'a pas vu venir. Sixtine et Constance se regardent constamment, les yeux dans les yeux et semblent y lire de belles promesses d'avenir. Sékou, en homme toujours sage, va des uns aux autres, prodiguant des paroles rassurantes de réconfort et de calme. Jeanne, l'assistante de direction navigue entre ses amants et son patron, tentant d'aider chacun avec les mots qui conviennent. Pamphile est tranquille, buvant un peu, comme apaisé depuis qu'il a dégommé Hervé avec la piémontaise.

Tout est calme, très calme, beaucoup trop calme. En homme de sens, le rasta sent que l'orage va revenir.

Il connaît bien ses collègues qui se confient tous à lui. Il est rassurant, tranquille, apaisant. Il ne s'énerve jamais, a toujours une solution à tout et est de bon conseil. En fin de compte, il est une espèce de pilier de la société, auquel les gens se raccrochent. Il est en dehors de toute hiérarchie car il ne dépend de personne et tout le monde le considère comme son égal, y compris le directeur à qui il arrive aussi de lui demander conseil.

Vendredi 5 janvier, 14h30

Le directeur en tient une sévère. Il a le nez dans son assiette, un coude sur la table et le bras dressé tenant à la main une balayette à chiotte connectée. Il rumine des choses inintelligibles qui agacent sa voisine, Sixtine. Au bout d'un moment, excédée, elle lâche un « mais qu'est-ce que vous dites, parlez clairement ou allez vous coucher ! »

C'est le déclic.

Il se redresse brutalement, agite la balayette à bout de bras et se met à crier : « J'encule les communisses, les délégués du personnel et tous les gens qui n'adhèrent pas au Medef ! »

Interpellé par la première partie de la phrase, le représentant tique sur la deuxième partie.

« De quoi ? Vous... vous enculez qui ? »

— Les délégués du personnel, les syndicalistes, les gauchistes, les communistes, les artistes, les chômistes et globalement tout ce qui finit par « iste » ! Tout ces pousse-mégots tout juste bons à dire non à tout ! Ces traines-savates, prompts à être contre ce qui est pour et pour ce qui est contre. J'emmerde les socialistes aussi ! Sans eux, nous n'en serions pas là. On aurait encore la peine de mort, on n'aurait pas l'avortement, la belle vie quoi. J'aurais les moyens d'entretenir ma piscine de Deauville qui fuit, putain, qu'est-ce qu'elle fuit, merde ! Je pourrais remplacer ma Ferrari plus souvent, sans avoir à attendre un an à chaque fois. Saint-Germain serait resté un beau quartier avec des artistes et des millionnaires. Qu'en reste-t-il aujourd'hui ? Ma famille y avait huit cent mètres carrés autrefois, il m'en reste à peine trois cent. Ma femme déprime, elle a du choisir entre sa femme de chambre et le majordome car nous ne pouvons plus les entretenir, avec la cuisinière et le chauffeur ça fait trop. Mais bien sûr, elle a gardé le majordome, le bellâtre ! Je me demande ce qu'elle lui trouve ?

Et les chiottes ? Vous avez vu ce que sont devenus les chiottes ? Autrefois, une cabane bucolique au fond du jardin au milieu des plantes et des oiseaux. Aujourd'hui une horrible baraque Decaux. Un siège social, qui pue avec lavage automatique, voyant bleu, vert, orange, qu'on croirait un arbre de Noël et qui ne

marche jamais. Et bien sûr pas de balayette ! Je l'ai rencontré moi la maire de Paris, elle n'a rien voulu savoir. Pas la moindre balayette dans ses cagoinsses ! Encore une gauchiste ! Voire socialiste ! Ça se dit patriote et c'est même pas foutu de faire travailler les entreprises françaises ! Tous des collabos ! Allons z'enfants de la... »

Jeanne tente de le calmer en lui tapotant doucement le dos.

« Allons, allons monsieur le directeur...

— Quoi la radasse ? Tu prétends me faire la leçon poufiasse ? Tu te tapes les mecs de ma boîte, soit dit en passant les plus tartignoles et tu prétends me faire la leçon ? Mais retourne de l'autre côté du périph', rentre dans ta banlieue faire un barbecue, va garer ta Renault de prolo, prends le RER ! Flûte à la fin !

— La radasse vous emmerde, môsieur le directeur. »

L'autre, ça lui coupe net le moulin à parole. Estomaqué qu'il est, son assistante ne lui a jamais parlé comme ça. Il retombe sur la table, tenant toujours la balayette en l'air, à bout de bras.

Profitant de l'interruption momentanée du son et de l'image, le délégué syndical s'engouffre dans la brèche.

« Non, mais vous l'avez entendu l'esclavagiste ? Le grand patron ? Il se prend pour qui ? En trente-six on les a maté les gens de ton espèce ! Et encore, on était sympa, en France c'était le chômage, en URSS c'était le goulag ! Non, mais tu crois qu'en fabriquant trois balayettes à chiotte tu vas devenir Rockefeller ?

Marx nous avait prévenu ! Les capitalistes tu leur donnes ça, il revendent le reste !

Et maintenant t'en es à taper une gamine pour un ticket de loto ?
Heureusement pour toi que le ridicule ne tue plus ! »

Profitant d'une respiration, Sékou, le directeur de production prend la parole.

« Messieurs, arrêtons là ces paroles qui nous échappent et qu'on ne pense pas. Revenons à notre déjeuner et...

— C'est un gros porc ! »

Intervention de Philomène la stagiaire, beurrée comme un petit Lu et qui vient de se réveiller. Elle pointe Enguerrand d'un index accusateur.

« Il m'a mis la main au fesses deux fois ce gros porc. En plus, il a profité que je tenais des cafés dans les mains pour être sûr ne pas s'en prendre une. J'aurais du lui balancer les cafés à la gueule ! Vicelard, salaud, capitaliste ! »

Le directeur, toujours vautré sur la table, fait le mort. Tous les regard sont braqués sur lui. Sévères. Même bourrée, Philomène ne peut pas inventer un truc pareil, on sent que c'est du vécu.

René reprend le contrôle de lui-même et balance sur un ton froid, très professionnel :

« Dans ces conditions, monsieur le directeur, nous devons avoir un entretien au plus tôt. »

« Mais bien sûr qu'il lui met la main au cul, moi aussi je lui met la main au cul, une stagiaire c'est fait pour ça ! »

Entrée fracassante du directeur commercial. Son costume est constellé de tâches de couleur indéfinissable comme sa chemise et sa cravate. Ses cheveux brillent. Quelques patates restent par-ci par-là accrochées à des dégoulinades de mayonnaise sur les épaules de la veste et dans le dos. Même ses chaussures et ses chaussettes sont tâchées.

« Mande pardon ? s'étouffe la stagiaire.

— Oui, c'est fait pour ça une stagiaire. Vous croyez quoi ? Qu'on vous embauche pour vos compétences ? Mon cul ! Ou plutôt ton cul ! Oui, c'est pour ça qu'on vous embauche, pas pour travailler. »

Un silence de mort plane maintenant dans la pièce.

Hervé est debout devant la porte, se tenant un peu comme un cow-boy avant un duel, défiant l'ensemble de la salle. Le reste de l'assistance est figée et le fixe, se demandant s'il faut intervenir ou ignorer son intervention pour le moins déplacée.

Sékou réagit le premier, en s'avançant vers le commercial.

« Vous ne pouvez pas tenir de pareils propos, vous allez vous excuser immédiatement !

— Toi le blackos, tu peux retourner dans les arbres avec les autres singes, ça nous fera des vacances !

— Euh... pardon ? »

Pour toute réponse, il reçoit un poing asséné avec une violence inouïe en plein dans la joue gauche. Il tombe presque, se rattrape, s'agenouille et se tient le visage en râlant de douleur.

“Je dis ce que je veux. Maintenant, je veux savoir qui m'a balancé cette salade, sinon, je vous défonce tous un par un jusqu'à ce que le coupable se

dénonce. »

« Allo, oui bonjour, je suis la directrice financière d'OMG. Oui, « Oh, My Gogues » l'entreprise internationale d'accessoires de toilettes, vous connaissez n'est-ce pas ? Non ? Peu importe, pouvez-vous venir s'il vous plait, une bagarre vient d'éclater dans l'entreprise. »

Voyant la tournure que prennent les événements, Sixtine a préféré appeler la police avant que cela ne tourne mal.

Un odeur de merde envahit soudain la pièce. Tout le monde tord le nez. C'est Charles qui vient de rentrer, le tee-shirt tout aurolé de marron malgré le passage aux lavabos.

« C'est moi dit-il.

Hervé le regarde attentivement.

— C'est toi qui pue ? demande-t-il

— Oui, et c'est aussi moi qui ai lancé le saladier.

— Toi ? Ah ah ! Mais tu n'es même pas capable de tenir tête à ta mère et tu t'attaques à moi ? Tu plaisantes ? »

Tout le monde regarde Charles, médusé. Pourquoi s'accuse-t-il de ça ? Il n'a pas assez avec son échec amoureux ? Il veut vraiment se suicider ?

« J'en ai marre d'être la cinquième roue du carrosse, le petit Charlie à sa maman, trop fragile pour jouer au foot, celui qui se fait piquer sa petite amie par ses collègues, je veux être Charles la brute, qui fait peur à tout le monde !

Esquisse de sourire pour tout le monde, plus particulièrement sur le visage de Jeanne qui fond en écoutant parler son amant. Elle a toujours aimé sa faiblesse, son côté complexé, elle le trouve craquant.

— Ah, ben si tu veux être la brute de service, il te faut des cicatrices » grince Hervé qui lui met une violente droite. On entend craquer des os. Charles s'écroule, groggy.

Hervé fait de nouveau face à tout le monde.

« Je ne crois pas que ce soit lui qui ait envoyé le saladier, il est trop trouillard pour ça, poursuit le directeur commercial. Mais il voulait se la jouer héros, c'est gagné pour lui. Alors qui ? » menace-t-il

Un bruit de cavalcade de taureau envahit l'espace et Hervé est brutalement fauché par une table qui vient le prendre par le côté et l'écrase violemment contre le mur. C'est Sékou qui s'est relevé et a foncé sur lui avec le meuble

comme bouclier.

« Je n'aime pas la violence, mais je crois qu'avec toi il n'y a pas de langage plus adapté, conclut Sékou.

— Sale blackos de merde, tu vas voir... »

Et il sort une fois de plus de la pièce en chancelant et en grommelant des menaces inintelligibles.

Vendredi 5 janvier, 15h00

Eduardo, le rasta, homme à tout faire, plus ou moins considéré comme le laquais de tous les directeurs de la société, n'en peut plus de rire. Il se cache dans sa veste, il a les larmes aux yeux. Il se dit qu'à ce train là, il ne va bientôt plus rester grand monde dans la boîte.

Le directeur est ivre sur sa chaise, il marmonne des propos incompréhensibles en relevant la tête par moment, mais celle-ci semble tellement lourde qu'elle retombe à chaque fois un peu plus bas.

Sixtine et Constance semblent ne plus se préoccuper du monde qui les entoure. Elles se fixent et se transmettent des années de rattrapage d'amour via leurs regards. La soirée sera douce pour elles, si les événements le permettent.

Philomène s'est rendormie sur la table, la tête dans les bras, totalement saoule.

Charles se masse la joue gauche en pleurant, tandis que Jeanne le tient dans ses bras en lui chuchotant à l'oreille. Raphaël tourne autour en grommelant que ça va, il n'est pas en sucre, il va s'en remettre et qu'on ferait mieux de discuter de la solution envisagée pour eux trois.

Sékou est assis par terre, adossé à la table-bouclier, encore hébété par ce qu'il vient de faire. Jamais il n'avait eu à être violent au cours de sa vie, c'est une première qui le laisse sans voix.

Pamphile est prostré. Regard dans le vide, il imagine qu'il va devoir se dénoncer un moment ou l'autre et regrette amèrement son geste instinctif. On ne règle rien par la violence. Il s'est laissé emporter. Aussi con que soit Hervé, il n'aurait pas du envoyer ce saladier.

René est bourré et atterré, ou l'inverse. Tout tourne dans sa tête : la tentative

hallucinante du directeur pour récupérer l'argent gagné par son employée, le marchandage cynique du directeur commercial prêt à tout pour de l'argent, les attouchements du directeur sur la stagiaire... Plus les coucheries dans la boîte, certes facilement imaginables, mais surprenantes quand elles vous touchent de près.

Enfin, Constance, en possession d'un ticket de loto gagnant, s'estime à l'origine de toute la violence qui vient d'arriver et se demande comment tout ça va se finir.

« Le tableau est sympa » se dit Eduardo, qui fait quelques photos, histoire de pouvoir se remémorer plus tard ce moment haut en couleurs.

Il se dit aussi que l'appât du gain fait vraiment faire n'importe quoi aux hommes et qu'il est heureux de se foutre de l'argent.

Vendredi 5 janvier, 15h18

« Police Nationale ! »

Tout le monde sursaute, sauf les trop bourrés qui ne réagissent pas.

Entrée de deux policiers, les mains dans la ceinture. Ils sont tout sauf débonnaires, ils ont même plutôt l'air patibulaire.

Le plus petit semble être le chef. Un peu enveloppé, la bouille ronde il a un regard noir, inquisiteur, qui vous rend immédiatement coupable. Il semble extrêmement intelligent et son regard est acéré. Son subordonné, beaucoup plus grand et maigre, lui, ne semble pas avoir inventé l'eau chaude. Il est plutôt inquiétant, avec des tatouages sombres sur les joues et un anneau dans le nez.

« Qui nous a appelés et que se passe-t-il ?

— C'est moi qui vous ai appelés, dit Sixtine. Des hommes ont commencé à se battre et...

— Ok, vos papiers, demande le chef

— Hein ? Moi ? demande Sixtine

— Oui vous !

— Je pensais plutôt que vous alliez calmer la bagarre... maugrée-t-elle en fouillant dans son sac

— Avant de statuer sur une bagarre, nous devons en connaître tous les protagonistes, répond le chef.

— Mais je ne suis pas une protagoniste ! se rebiffe Sixtine

— Vous êtes dans le groupe et de plus vous êtes une femme, les hommes se battent pour les femmes en principe. Donc vous êtes protagoniste de la bagarre.

— Mais...

— Oh, le poulet de mes deux, t'es pas un peu sexiste toi ?

C'est René, passablement bourré, qui rentre dans la discussion.

— Je vous demande pardon ? demande le membre de Gallus gallus domesticus

— Je dis que vous êtes sexiste et qu'on vous demande de calmer cette bagarre, pas de faire de la philosophie de comptoir ! renchérit René

— Et moi je dis que vous sentez l'alcool monsieur. Monsieur... ?

— René. Je suis le délégué du personnel de cette société monsieur, et j'ai des

révélations à vous faire. Je voudrais déposer plainte pour harcèlement sexuel.

— Je vois. Ahmed, va chercher l'Alcotest dans la bagnole et demande du renfort, s'il te plait.

— Ok chef. »

Exit Ahmed.

« Vos papiers, demande le chef à René.

— Je ne suis pas en cause dans cette affaire, je n'ai pas à vous montrer mes papiers, se bute René.

— Ok, vous commencez tous à me courir ! gueule le policier. Vous me sortez tous vos papiers et quelqu'un m'explique pourquoi on nous a appelés ! Vite ! »

Enguerrand sort doucement de sa torpeur. Des voix fortes l'assaillent, il entend crier. Il voit un homme en uniforme s'agiter, ramasser des papiers, gueuler des ordres. Ne comprend pas.

Il se lève, s'avance jusqu'au policier et demande :

« Vous êtes venus pour m'aider à récupérer mon argent ?

— Qui êtes vous monsieur ? Vous aussi vous sentez l'alcool...

— Je suis le directeur de cette société monsieur, clame Enguerrand en bombant le torse. Fabricant d'accessoires pour toilettes, balayettes, distributeurs de papier, tous nos produits sont connectés. OMG est au top 50 des sociétés de la sous-préfecture de la Seine Maritime fabriquant des accessoires pour toilettes. Je suis patriote, monsieur. Un peu de respect s'il vous plait.

Le policier éclate de rire.

— Balayettes à chiotte, hein ? Vu ta tronche à l'instant même, c'est toi la balayette à chiotte ! »

Sourires goguenards dans l'assistance, tandis qu'Enguerrand éclate en sanglots.

« Il est souvent comme ça ? demande le policier.

— Ça lui arrive quand il a bu » répond Jeanne d'un ton sec, toujours prête à défendre son patron malgré les récents propos qu'il lui a tenus.

Retour du sous-fifre avec l'Alcotest.

« Voilà chef, on fait souffler ?

— Oui. On a combien d'embouts ?

— Quatre, chef.

— Hmm, pas assez. Va falloir choisir. Hume l'haleine de tous ces baltringues et choisis les quatre les plus chargées.

— Bien chef

— Non, mais vous plaisantez, j'espère ?! râle René. Vous n'allez pas nous sentir un à un ? On est pas des bêtes ?

— Considérant que nous sommes des poulets, on dira que vous êtes des pigeons et voilà, rétorque le chef. On va pas se laisser emmerder par un syndicaliste, non ?

— C'est de l'abus de pouvoir et je m'y connais ! s'écrie Enguerrand qui semble retrouver un peu ses esprits.

— Ça, tu t'y connais, je confirme !

C'est Philomène qui vient à nouveau de se réveiller, alertée par tout le bruit.

— Qu'est-ce à dire ? se défend le directeur

— Caisse à dire que les mains au cul, ça te dérange pas de les mettre sans demander l'avis de la propriétaire du cul ! rétorque Philomène réveillée, mais toujours bourrée.

— Il me semble qu'il y a accusation, là ? demande le policier.

— Je vous l'avais dit ! se rengorge René.

— Ta gueule le coco ! le calme le chef illico.

— Madame, vous avez des déclarations à faire ? demande le policier à Philomène.

— Oui, enfin juste une main au cul, quoi.

— Vous pouvez porter plainte pour ça madame. Désirez-vous porter plainte ?

— Oui, elle veut porter plainte. Et je serai témoin ! s'égosille René.

— Témoin de quoi ? le rembarre Enguerrand, t'étais là toi ?

— Non, mais en qualité de...

— Ta gueule ! réitère le chef.

— Non, je ne veux pas porter plainte, dit doucement Philomène. Ce n'était pas méchant après-tout.

— Brave petite, ajoute le directeur, lui adressant un sourire paternel. »

« Chef, j'en ai quatre ! »

C'est Ahmed, le subordonné qui vient de renifler les haleines de tout le monde. Il désigne tour à tour le directeur, Philomène, René et Pamphile qui,

devant son dilemme d'avoir à se dénoncer ou pas, s'est finalement rabattu sur la boisson.

« Ok, qui souffle en premier ? » demande le chef, tandis que le sous-fifre enfle un premier embout sur l'éthylomètre.

Silence dans les rangs. Personne ne bouge.

Le chef observe les quatre présumés bourrés et désigne Enguerrand.

« Vous, vous soufflez le premier.

— A quel titre ? demande le directeur comme un condamné qui tente une dernière bravade. Il redresse la tête et bombe le torse comme un coq.

— Au titre que vous êtes tous bourrés ici et que vous commencez à me courir grave. Alors soit vous soufflez tout de suite maintenant, soit je mets tout le monde en garde à vue illico ! Exécution ! »

Enguerrand se tasse un peu et s'avance lentement.

L'autorité l'a toujours impressionné, a fortiori l'autorité militaire ou policière. Il a été élevé dans le respect de la république et de l'autorité. Ce qui ne veut bien sûr pas dire qu'il respecte les règles fiscales ou sociales, bien au contraire. Dans les milieux qu'il fréquente, ceux de la bourgeoisie française, frauder le fisc ou l'URSAFF serait même plutôt un sport à la mode.

Il ouvre la bouche devant l'embout de l'éthylomètre tendu par le subordonné, quand la porte de la pièce s'ouvre à la volée.

Vendredi 5 janvier, 15h59

Hervé se tient dans l'encadrement de la porte, jambes écartées, l'air mauvais. Son nez saigne encore du coup de table qu'il s'est pris tout à l'heure.

Sa main droite tient un fusil harpon le long de sa jambe. L'engin est d'un vert indéterminé, un vert foncé, un peu comme la mer lorsqu'elle est sale. Une flèche le termine, avec une pointe extrêmement acérée et des retours à l'arrière de la pointe pour l'empêcher de ressortir de la chair dans laquelle elle pénètre. Et surtout, l'élastique est bandé, l'arme est prête à tirer.

« Où est ce blackos de merde que je le fume ? » hurle le directeur commercial, comme fou.

Ses yeux sont exorbités, on dirait qu'il vient de sniffer trois rails de coke d'un coup. Tout son corps tremble, sauf sa main qui paraît déterminée à exécuter le geste prémédité.

En bon policier, Ahmed sent immédiatement le danger et se précipite vers Hervé pour le désarmer. L'autre braque alors son fusil sur lui et appuie sur la gâchette.

Un sifflement se fait entendre immédiatement suivi d'un hurlement. Le policier vient de prendre la flèche dans le ventre. Avec une agilité insoupçonnée, le chef se jette sur Hervé et le plaque à terre grâce à une clé au bras qui fait hurler l'autre. Pendant que l'agresseur est immobilisé, il lui passe une des menottes à un poignet, le traîne jusqu'au radiateur et l'y attache avec l'autre anneau de la menotte. Puis il se précipite sur son collègue qui se tord de douleur, tout en criant dans un talkie-walkie.

« Renard Roux Rusé à Poulailier, Renard Roux Rusé à Poulailier. Vous me copiez ? Vous me copiez ? Couic

— Cinq sur cinq RRR. Parlez. Couic

— Homme à terre chez OMG à la zone industrielle, je répète : homme à terre chez OMG à la zone industrielle, envoyez secours d'urgence. Couic

— Bien compris RRR. Envoyons secours. C'est grave ? Couic

— Je ne sais pas encore, une flèche dans l'abdomen. Couic

— Une flèche... ?!?!?!?! Couic

— Affirmatif, on est chez les sauvages. Dépêchez, il perd beaucoup de sang.
Autre chose : les renforts sont en route ? Couic

— Affirmatif RRR. Ils sont partis il y a dix minutes.

— Merci j'attends. Couic »

Le chef tient la main de son subordonné tout en essayant de voir l'ampleur de la blessure.

« Ça va aller Pioupiou, ne t'inquiètes pas, les secours arrivent

— Aaarghhhouuuuhhailllee

— Chut, ne te fatigue pas. Y'a-t-il un médecin ici ? » demande-t-il à tout hasard

Dans d'autres conditions, on aurait pu se gausser du chef et son « Pioupiou »... Mais personne n'a envie de rigoler pour le moment. Tout le monde est figé dans la stupeur depuis que le policier s'est pris la flèche. On se dit que ce n'est pas possible, cela n'a pas pu arriver ? Ici. Chez nous, avec nous.

Qu'est-il passé par la tête de cet abruti de directeur commercial pour qu'il en arrive à une pareille extrémité ? D'accord, il a pris un saladier de piémontaise sur la tête, mais on ne tue pas pour ça ?

Le directeur est le premier à reprendre ses esprits, il est complètement dessaoulé pour le coup !

« Non il n'y a pas de médecin ici. Y'a-t-il quelque chose d'autre que l'on puisse faire ?

— Fermer vos gueules et attendre les renforts qui vont gentiment vous embarquer et vous coller dans une jolie petite cellule avec barreaux et banc de béton pour une bonne nuit au poste !

— Mais mais...

— Quoi mais ? Vous nous appelez pour une bagarre et vous agressez un flic, on boit un coup et tout le monde retourne se regarder une bonne série à la maison ? C'est ce que vous croyez ?

— Non, mais...

— Alors fermez-là et réfléchissez plutôt à votre défense, il va vous falloir de bons arguments ! »

Vendredi 5 janvier, 16h37

Pas besoin d'être devin pour comprendre que les renforts arrivent. Crissements de freins, avertisseurs deux tons, gyrophares, claquements de portières, bruits de bottes et une dizaine de policiers entrent dans la pièce.

L'un d'eux fonce sur le blessé, il semble médecin. Il ausculte l'abdomen de « Pioupiou » et crachote des trucs dans son talkie-walkie.

Dans le même temps, un nouveau véhicule arrive dans la cour dans un vacarme de sirène d'ambulance. Des pas de course, deux hommes en blouse blanche se précipitent sur le blessé, tandis que deux autres entrent à leur tour avec un brancard. Le blessé est hissé dessus avec force précautions et des perfusions sont immédiatement installées. La flèche est toujours dans le ventre du pauvre flic, qui grimace un peu moins, sans doute grâce aux sédatifs qui lui sont injectés.

Le chef regarde tout cela, sans cesser de tenir la main de son « Pioupiou ».

Lorsque tout ce monde sort en roulant le brancard, il marche à côté, toujours en tenant la main de son subordonné et l'accompagne jusqu'à l'ambulance.

Celle-ci repart dans un grand hurlement de sirène.

Pendant ce temps, les dix flics appelés en renfort se sont mis en rang serré devant les convives, jambes écartées et bras croisés. On dirait qu'ils boudent. Ils ont le regard fixé sur la ligne bleue des Vosges et on sent bien que rien ni personne ne les fera bouger. Malheur à celui qui tenterait quelque chose pour s'échapper.

Le chef passe un bon moment à parler avec son talkie-walkie qui crachote des sons incompréhensibles. Il s'anime comme un pantin, en un balancement du corps et de la tête, les deux mouvements à contre-temps. On sent que ça s'énerve à la maison Poulaga. Un mec dézingué, dix personnes en intervention, tout ça pour un repas de fin d'année, ça ne les fait pas rigoler les archers du roy. Z'ont autre chose à faire.

Fin de la communication et retour du chef.

« A nous mes lascars. »

Il tourne en rond nerveusement en se frottant les doigts, ce qui ne semble pas de bon augure.

« L'un de mes hommes est gravement blessé.

Silence...

— Vous pensez bien que ça ne va pas se passer comme ça.

Long silence...

— Un inspecteur est en route pour mener l'enquête. Comme je suis témoin de la scène, cela pourrait être bouclé assez rapidement. Mais comme vous m'avez mis en colère, je vais prendre mon temps. Quand j'en aurai fini avec vous, on sera peut-être demain, ou même après-demain, on verra selon mon humeur.

Sachez qu'on n'agresse pas un représentant des forces de l'ordre sans conséquences graves.

Vous vous dites que seul le triste sire accroché au radiateur est coupable ? Que vous allez vous en tirer les fesses propres ? Que nenni ! Vous êtes tous complices ici ! Vous avez tous contribué à créer une ambiance délétère, vous devrez répondre de ça devant la justice !

— Faux, nous n'y sommes pour rien, proteste le directeur. Cet homme — il désigne Hervé — s'est énervé tout seul !

— C'est pour ça qu'il porte des ecchymoses partout et que ses vêtements sont maculés d'aliments ? Parce qu'il s'est énervé tout seul ? Il a donc pris un plat et se l'est renversé sur lui parce qu'il était énervé ? Je vais vous embastiller pour faux témoignage moi !

— Un différend à propos d'un gain au jeu est à l'origine de tout ça monsieur l'agent..., essaye Sékou

— Brigadier ! rétorque le policier

— Pardon mon brigadier

— Vous n'avez pas fait votre service militaire n'est-ce-pas ?

— Non, répond Sékou

— Sinon vous sauriez qu'on ne dit pas « mon brigadier », mais brigadier tout court. Pour ce qui concerne le différend, vous expliquerez ça à l'inspecteur. »

Chacun regarde ses chaussures, se demandant dans quelle galère il est embarqué.

Au bout d'un temps infini, temps durant lequel les agents sont restés impassibles et les convives bloqués et réduits au silence, l'inspecteur arrive.

« Inspecteur Éloire » se présente-t-il au brigadier.

D'un coup, l'autre se redresse, exécute un salut qui se voudrait militaire, ne l'est pas puisqu'il est policier, et se fait obséquieux.

« Inspecteur ! Brigadier Manne, mes respects, fait-il la bouche en cul de poule sur un ton doucereux.

— Alors qu'avons-nous ?

— Inspecteur, nous fûmes appelés sur zone pour une rixe en lieu privé.

L'agent Ahmed et moi-même nous précipitâmes pour traiter le dossier rapidement, voire au plus vite. Les protagonistes semblaient très excités, plusieurs étaient sous l'emprise de l'alcool voire même du vin. Pendant que nous procédions au test d'alcoolémie réglementaire, un homme est entré dans la pièce avec un fusil harpon, voire à poissons. Il semblait chercher un dénommé « Blackos », mais il se peut que ce soit un surnom voire un pseudonyme. L'agent Ahmed s'est héroïquement jeté sur lui pour le désarmer, mais l'homme lui a délibérément tiré dessus, mon bon inspecteur. Il est gravement blessé d'une flèche dans le ventre voire dans l'estomac. Il a été pris en charge par les secours et évacué. Puis vous arrivâtes, voire vous surgîtes.

— Hmm, je vois, voire je comprends. Avez-vous interrogé les personnes ici présentes ?

— Non mon inspecteur, nous n'en n'avons pas eu le temps compte-tenu des évènements, voire des faits.

— Bien.

Puis s'adressant à l'assemblée qui se fait toute petite :

— Qui peut me faire un résumé des évènements ? »

Contre toute attente, Constance prend la parole avant tout le monde.

« Moi, monsieur l'inspecteur.

— Racontez ma chère petite, dit l'inspecteur d'une voix mielleuse. Il est déjà sous le charme de la comptable, s'attirant le regard suspicieux de Sixtine.

— Nous avons tiré au sort des cadeaux et j'ai gagné un million d'euros sur un ticket de loto. Monsieur le directeur disait que je devrai donner la somme à l'entreprise, je n'ai pas répondu. Alors une bagarre a éclaté et Hervé est revenu avec son fusil à poissons. Tout est de ma faute monsieur l'inspecteur. Si j'avais dit oui tout de suite à monsieur le directeur, rien ne serait arrivé. Je m'en veux, si vous saviez ! »

Et elle éclate en sanglots.

Avant que l'inspecteur n'ait pu en placer une, la voix de René se fait entendre.

« Ce n'est absolument pas de ta faute Constance. Le directeur n'avait pas à te demander ça ! Inspecteur, savez-vous que l'acheteur du billet prétendait le récupérer et le partager avec le directeur ?

— Ah oui ? Et qui est l'acheteur ?

— L'ignoble personnage accroché au radiateur, répond du tac au tac Sékou. A eux deux, ils usaient de leur supériorité hiérarchique et de la gentillesse de Constance pour tenter de lui extorquer son gain. »

L'inspecteur se tourne vers Hervé, assis par terre et appuyé au radiateur.

« Qu'avez-vous à dire à ces propos monsieur ?

— Allez-vous faire foutre ! répond le directeur commercial.

— Outrage à officier de police ! glapit le brigadier.

— Laissez, j'ai l'habitude, dit l'inspecteur avec un geste magnanime. »

L'inspecteur se prend le menton dans la main, se donnant ainsi l'air de réfléchir intensément.

« Bien, dit-il. Commençons par le commencement. Montrez-moi ce ticket gagnant qui représente une pièce à conviction. »

Constance fait un geste vers sa place sur la table et ne le voit pas. Elle bouge des couverts, des assiettes, ne voit toujours pas le ticket. Elle cherche fébrilement dans son sac. Panique. Sixtine l'aide, soulève tout ce qui est à proximité de la place de Constance, ne trouve rien. D'autres s'y mettent également. Des questions fusent, la rumeur enfle, pas de ticket.

Au bout d'un moment, les chercheurs abandonnent un à un. Ils doivent se rendre à l'évidence : le ticket a disparu !

Constance se tourne vers l'inspecteur en tremblant.

« Je ne le trouve pas...

— Vous ne le trouvez pas ? Tiens donc... A-t-il seulement jamais existé ce ticket ?

— Evidemment, sinon tout ce bazar ne serait jamais arrivé monsieur l'inspecteur se rebiffe Constance

— Ce bazar ? Hormis l'agression de notre agent, je n'ai pas encore connaissance d'un « bazar »...

— Cela suffit inspecteur ! s'écrie Sixtine. C'est moi qui ai appelé la police car notre déjeuner tournait en bagarre. L'origine en était effectivement le ticket

de jeu gagné par Constance. Vous ne prétendez tout de même pas que nous avons inventé tout ça ?

— Je ne sais pas chère madame, répond doucement l'inspecteur qui change curieusement de ton lorsqu'il s'adresse à une femme, je ne sais pas...

— Brigadier, avez-vous vu ce ticket de jeu ?

— Négatif inspecteur.

— Bien. Et vous monsieur le directeur commercial enchaîné au radiateur, que pouvez-vous nous dire sur ce ticket de jeu ?

— D'aller vous faire foutre !

— Bien. Monsieur le directeur ?

— Et bien on a effectivement parlé d'un ticket gagnant, mais je ne l'ai pas vu de mes propres yeux.

— Bien bien. Qui peut m'assurer que madame — il désigne Constance — se trouvait en possession d'un ticket de jeu gagnant ?

— Moi, s'écrie Philomène. C'est moi qui l'ai vu en premier et qui l'ai dit à tout le monde.

Salve de confirmation lancée par la plupart des convives.

— Oui, c'est vrai, elle nous l'a montré

— On l'a vu

— Exact

— Madame, euh madame... ?

— Philomène...

— Madame Philomène, en dehors de Constance, vous êtes donc la seule à avoir touché ce ticket ?

— C'est exact

— Ne l'auriez vous pas subrepticement rangé dans votre poche, voire dans votre sac ?

— Non mais vous me prenez pour qui ? se rebiffe violemment Philomène. Dites tout de suite que je suis une voleuse !

— Je suis payé pour douter chère madame et pour avancer j'ai besoin que certaines choses soient claires. L'existence de ce ticket est un élément important pour la suite. Je vais donc devoir vous fouiller.

— Ça va pas, non ? hurle la stagiaire.

— Brigadier, voulez-vous bien fouiller madame, avec tous les égards que nous lui devons ?

— Bien mon inspecteur »

Et le brigadier s'exécute. Il commence par le sac, puis la veste posée sur la

chaise et enfin se met face à Philomène, tout tremblant.

« Euh, je vais devoir vous toucher madame, pardonnez-moi

— Je vous l'interdis, répond Philomène

— J'exécute un ordre madame, vous comprenez ?

— Non, je vous interdis de me toucher

Le brigadier se tourne vers l'inspecteur avec un regard de désespoir.

— Elle ne veut pas mon brave inspecteur, voire elle refuse...

— Bien. Faites venir une femme agent

— Madame, vous ne pourrez pas refuser d'être fouillée par une femme

— On verra » grommelle Philomène

Et le brigadier se remet à crachouiller dans son talkie-walkie

Vendredi 5 janvier, 17h23

« En attendant qu'arrive notre agent féminin, reprenons depuis le début.

Donc, vous faites un repas avec distribution de cadeaux ?

— Oui inspecteur, à mon initiative, s'empresse René

— Faux, c'est MON initiative, rétorque le directeur

— Peu importe, tranche l'inspecteur avec un début d'exaspération dans la voix, il y a un repas, il y a des cadeaux et madame Constance ici présente gagne un ticket de loterie. Juste ?

— Juste, répond Constance et tous les convives approuvent d'un hochement de tête.

— Le ticket est un ticket gagnant. Quelle somme m'avez-vous dit ?

— Un million inspecteur »

C'est le directeur qui s'est empressé, confirmant à ceux qui n'auraient pas encore compris qu'il est bel et bien intéressé par la somme...

« Un million monsieur le directeur ? C'est une somme... » lance l'inspecteur en regardant attentivement la réaction de son interlocuteur

Le directeur a les yeux qui pétillent. Il voudrait dire quelque chose, sent qu'il ne vaut mieux pas, mais esquisse un mouvement comme pour parler.

« Oui, monsieur le directeur ? Je vous écoute...

— Euh, et bien... effectivement, c'est une somme. Une somme que Constance, MA salariée, a gagnée au sein de MON entreprise dans un déjeuner pris à MON initiative. C'est pourquoi je pensais...

— Il recommence ce vieux bourge de mes fesses ! s'écrie le délégué du personnel. Vous voyez bien inspecteur, il n'y a que le fric qui l'intéresse ce bougre de pingre !

— Monsieur le directeur, que pensiez-vous ? questionne l'inspecteur en intimant d'un geste à René de se taire.

— Et bien je pensais, que compte tenu de l'état des comptes de la société, je pourrais me permettre de solliciter un petit geste de Constance. Lui demander un petit renvoi d'ascenseur, quoi.

— Petit geste mon cul ! enrage René. Il voulait toute la somme. Et comme l'autre assassin là-bas voulait aussi la récupérer, ils étaient prêts à faire un deal à

cinquante-cinquante...

— Monsieur le presque assassin, vous confirmez ? demande l'inspecteur se tournant vers Hervé.

— Allez vous faire foutre

— J'espère qu'en temps que directeur commercial, vous avez un peu plus de vocabulaire, sinon vous devez lasser vos clients...

— ... »

L'inspecteur tire sur ses manches, époussette une pellicule tombée sur son pull et reprend.

« Bien. Madame Constance gagne un million d'euros que le directeur et le directeur commercial tentent de lui soutirer. Que se passe-t-il ensuite ?

— Ensuite, le directeur commercial reçoit un saladier plein de piémontaise sur la tête.

C'est Pamphile qui intervient. Il poursuit :

— C'est moi qui...

— C'est moi qui l'ai lancé ! » s'écrie Charles, interrompant Pamphile.

Pamphile reste interdit devant cette deuxième fausse auto-dénonciation de Charles. Pourquoi tient-il tant à s'accuser d'avoir fait ça ?

« Ah oui ? Qui êtes-vous monsieur ?

— Charles. Je suis opérateur sur assembleuse automatique

— Et vous assemblez automatiquement quoi ?

— Des brosses de toilettes monsieur l'inspecteur

— Il veut dire des balayettes à chiotte, mon très bon inspecteur

— J'avais compris brigadier, dit l'inspecteur sans pouvoir réfréner un sourire. Ce doit être un métier passionnant ?

— Tout à fait. Il faut prendre soin de l'alignement des poils, inspecteur, car vous comprenez, lorsque la brosse balaye le fond de la cuvette, les poils doivent couvrir toute la surface afin de la nettoyer au mieux et qu'il ne reste pas de trace. Du reste, dans la police, vous êtes des pros en nettoyage de toilettes, non ?

— Ah, vous confondez avec l'armée, cher monsieur. Dans la police, pas de corvée de chiottes. C'est la gendarmerie qui prend soin de ses latrines !

— Bien sûr, où avais-je la tête, s'en veut Charles

— Du reste, l'odeur de vos vêtements serait-elle en rapport avec votre travail, monsieur Charles ?

— Absolument pas inspecteur, réponds l'autre gêné, j'ai euh... mis le pied dans une m..., euh une déjection canine, j'ai glissé et ai chuté dedans monsieur

l'inspecteur.

— Un peu plus, vous auriez pu gagner le ticket de loto... plaisante

l'inspecteur.

— Il n'est pas tombé par accident monsieur l'inspecteur, il a tenté de se suicider !

C'est le directeur qui monte au créneau, saisissant l'occasion de se venger de son ex-non-dulcinée. Cette dernière lui intime d'un geste de se taire, mais il continue de plus belle.

— Figurez-vous, mon cher inspecteur, que dans cette société, certains baisent à couilles rabattues et à mon insu !

— Quel rapport avec notre affaire ?

— Une bagarre parallèle a éclaté entre cet homme et MON directeur du marketing et de la communication. L'enjeu en était cette jolie jeune fille qui se trouve être aussi MON assistante. »

Le côté grinçant et revanchard du propos n'échappe pas à l'inspecteur qui comprend qu'il y a un cadavre dans le placard.

« Les histoires de cul ne m'intéressent pas si elles ne sont pas en rapport avec notre affaire. Vous réglerez donc ça entre vous plus tard

Puis s'adressant à Charles :

— Pourquoi avez-vous lancé ce saladier cher monsieur ?

Charles prend une longue inspiration et se lance :

— Je n'en pouvais plus de voir cet homme — ils désigne Hervé — ce goujat, s'attaquer à Constance.

Vous comprenez inspecteur, le directeur commercial et le directeur sont deux arrivistes notoires. Leur crédo est de pomper tout le fric qu'ils peuvent à tout le monde. A ses clients pour l'un, aux clients et aux salariés pour l'autre. Je ne peux plus travailler avec des gens comme ça, qui ne pensent qu'au profit. Il y a un vrai savoir-faire dans cette société, que ce soit dans le design ou dans la fabrication. Vous me direz, ce ne sont que des balayettes à chiotte ? Soit. Mais, comme dans tout produit manufacturé, il y a l'art et la manière de faire les choses. C'est de là qu'est partie notre petite société, fondée par notre directeur, qui y croyait à l'époque.

Et puis tout est parti en couille. Le marketing l'a emporté sur la création, le chiffre d'affaire sur l'innovation, les parts de marché sur la qualité. Maintenant, on est prêt à fabriquer n'importe quoi pourvu que ça rapporte en racontant n'importe quel argument stupide qui fait vendre. Bientôt, on fera faire les produits en Chine, comme tout le monde, et on vendra des balayettes qui auront

parcouru vingt mille kilomètres.

Je vis avec ma maman inspecteur. Nous vivons chichement, trop peut-être. Mais je vois bien que tout ça n'est pas raisonnable, cette économie, cette croissance à tout prix, ce cynisme, cette indifférence envers les modestes et les petits. Ça va péter un jour, croyez-moi !

Je m'en vais démissionner monsieur l'inspecteur. Leur foutre au cul à toute cette bande de voleurs, d'arrivistes, de capitalistes, de financiers, d'actionnaires. A toi aussi Jeanne, je remets ma démission. Tu étais mon soleil, tu me rassurais sur l'être humain. Même toi, je t'ai perdu.

Inspecteur, je vous remets ma démission !

— Je ne suis pas votre patron...

— Ah oui, pardon. Monsieur le directeur, je démissionne ! Démerdez-vous avec votre assembleuse et votre assistante, moi je rends mon tablier. »

Et il tombe assis sur une chaise et se met à pleurer. Jeanne se précipite une fois de plus pour le prendre dans ses bras.

« Il est souvent comme ça ? questionne l'inspecteur.

— Pas jusqu'à aujourd'hui, remarque Sékou.

— Et vous, monsieur..., monsieur ?

— Sékou, le directeur de production, inspecteur.

— Monsieur Sékou, confirmez vous ce qui vient d'être dit ?

— Je confirme surtout que je perds un homme précieux dans ma chaîne de production !

— Je voulais dire, confirmez-vous les propos de monsieur Charles concernant notre affaire ?

— Je ne peux pas vous dire monsieur l'inspecteur. Je n'ai pas vu partir ce saladier, je l'ai juste vu arriver sur la tête d'Hervé, comme tout le monde ici. »

Pamphile transpire à grosses gouttes. Il est en plein dilemme. Doit-il se dénoncer, alors que tout le monde fait tout pour ne pas qu'il le fasse ?

Sékou reprend la parole

« Inspecteur, je ne sais pas qui a lancé ce saladier. Ce que je sais, c'est que celui qui l'a reçu l'a bien mérité et notre directeur l'aurait mérité aussi. Ces deux hommes ont eu une attitude inadaptée envers Constance. J'ajoute que le directeur commercial a souvent une attitude inadaptée, en particulier avec les femmes.

— Dites Sékou, vous crachez dans la soupe ? demande à brule-pourpoint le directeur d'un ton plein de sous-entendus.

— Quelle soupe monsieur le directeur ? Celle que vous nous servez à longueur de temps ? Le Prosecco que vous nous faites boire parce que moins cher que le champagne ? La soupe des primes que vous promettez et ne donnez jamais ? Des compliments que vous VOUS faites grâce au travail de toute l'équipe ? Si vous voulez parler de cette soupe là monsieur le directeur, oui je crache dedans. Charles a raison. Vous ne gérez plus une PME ni un savoir-faire, vous gérez du profit et êtes prêt à tout pour entretenir votre putain de piscine qui fuit, votre villa de Deauville, votre Ferrari et que sais-je encore. Quant à cet homme accroché au radiateur, il mérite tout ce qui l'attend.

Oui, comme Charles, je vous remets ma démission monsieur le directeur. Il y a un moment que j'y pensais, mais je ne le faisais pas par peur, par peur du chômage. Mais quand je vous vois, vous et vos semblables, je me dis que je ne peux pas être comme vous, qu'il faut que j'aille respirer ailleurs. La bonne soirée monsieur le directeur !

— Est-ce que chaque personne que je vais interroger va démissionner ? demande malicieusement l'inspecteur.

— En tout cas l'équipe de production vient de perdre environ 66% de ses effectifs ! Bam ! Je me retrouve tout seul ! grince René. Et nous avons un problème de représentation du personnel, puisque nous sommes dorénavant dix et le seuil mini justifiant un délégué est de onze !

— Enfin une bonne nouvelle ! grince le directeur.

— Oui, évidemment, ne plus avoir de délégué du personnel ne peut-être qu'une bonne nouvelle pour vous môôdsieur le directeur. »

Un qui est encore une fois plié de rire, c'est Eduardo. Lui qui se délecte des joutes des français avec leur langage si curieux, il est servi !

Bilan du repas de fin d'année : un blessé, un arrêté par la police, deux démissions, des éclopés et le reste de la bande qui ne semble pas au mieux de sa forme. Et il y a gros à parier que ce n'est pas fini...

Les deux qui ont démissionné ont du cran. Il fallait le faire, il espère que cela va rabattre un peu le caquet du directeur.

La seule chose qui l'empêche de se moquer totalement de la situation, c'est l'éventualité de perdre son boulot. Il est bien chez OMG, il fait à peu près ce qu'il veut et il n'a pas la pression.

L'inspecteur, qui est loin d'avoir toutes les réponses à ses questions, se demande comment il doit continuer. Visiblement il est tombé dans une boîte pleine de non-dits, de frustrations et tout cela éclate aujourd'hui. Et il fallait que ça tombe sur lui !

Sur ce, arrive la fliquette qui doit fouiller Philomène.

« Bonjour inspecteur, agent Ditro. Enchantée. Qui dois-je fouiller ?

— Bonjour agent Ditro. Il s'agit de madame Philomène ici présente, dit il en la désignant de la main. Faites attention, elle mord.

— Ne vous inquiétez pas, je suis tout en délicatesse, une virtuose. »

L'agent Ditro se plante en face de Philomène et lui tient le discours suivant :

« Écoute moi bien pétasse. J'ai pas de commission rogatoire, je vais te fouiller au corps, te toucher et tu vas pas regimber. Les menaces de justice que tu pourras me faire, je me les carre où je pense. De toute façon, dans le feu de l'action d'une enquête on fait ce qu'on veut et ensuite dans le PV on écrit ce qu'on veut. Donc tu me les brises pas. T'es une gonzesse, moi aussi, toutes les deux assises sur des chiottes avec la culotte par terre on est exactement les mêmes, sur un pied d'égalité.

Tout en parlant elle fouille. Elle regarde, tâte tous les endroits on l'on pourrait cacher un rectangle de carton. L'autre se laisse faire, vaincue.

Rien.

— Fouille négative inspecteur, voire infructueuse.

— C'est une manie le « voire » dans votre commissariat ? qu'il répond l'inspecteur.

— ??

— Laissez tomber. Merci pour la fouille. Vous pouvez rester si vous voulez assister à une enquête haletante de haut vol.

— Merci inspecteur. »

Vendredi 5 janvier, 18h04

Le silence devient pesant.

Les convives ont fini par s'asseoir, tandis que les flics sont toujours debout, jambes écartées, bras croisés, impassibles. On sent qu'ils ont l'habitude de ce genre de situation. On imagine chacun d'eux penser à des préoccupations banales de la vie, les vacances, le compte en banque, l'école du petit... Pour eux, rester debout à attendre et surveiller des suspects, c'est une routine. A chacun son métier.

Hervé toujours attaché au radiateur semble plongé dans une profonde méditation. Il regarde fixement son pied gauche depuis une bonne heure, sans ciller.

Le directeur, assis sur une table, a l'air perdu dans un abîme de pensées. Il regarde autour de lui sans rien voir. Il semble malgré tout chercher quelque chose. Peut-être une issue ? Peut-être se demande-t-il comment tout cela va tourner ?

Sixtine semble beaucoup plus philosophe depuis la révélation de l'amour de Constance pour sa personne. Elle a l'air de se moquer des événements et de leurs conséquences. Elle n'a d'yeux que pour sa collaboratrice laquelle le lui rend bien. A la différence que Constance semble vraiment inquiète. Elle qui n'est déjà pas à l'aise dans les situations normales, l'est évidemment encore moins en ce moment. Surtout depuis la disparition du ticket qui sème le doute dans l'esprit de l'inspecteur.

Heureusement, elle peut à tout moment se raccrocher au regard de Sixtine et elle ne s'en prive pas.

Charles n'en finit pas de pleurer à petits sanglots. De temps en temps il a un hoquet qui lui soulève les épaules et il repart dans ses pleurs. Jeanne a renoncé à le consoler, il semble avoir dépassé un point de non retour. Il a définitivement accepté son sort.

Son rival, lui, voit plutôt ça d'un bon oeil. Il se dit que si Charles renonce, il va épouser Jeanne et ils vont enfin vivre peinard dans un petit pav de banlieue. Lourde erreur d'analyse... Jeanne a décidé de laisser tomber toute relation amoureuse pour quelques temps afin de se reposer l'esprit. Mais ça, Raphaël ne le sait pas encore.

L'inspecteur médite. En somme on lui bourre le mou, il n'y a pas plus de ticket de loto ici que de SDF à Paris selon le ministre de la ville. Pourquoi essaye-t-on de la lui faire à l'envers ? Que cachent ces gens ?

Il pressent du lourd l'inspecteur. Une affaire si bénigne en apparence peut tourner à l'affaire du siècle. Et qui dit affaire du siècle dit promo de l'inspecteur, à condition bien sûr qu'il la résolve.

« Éloire, mon vieux, c'est le moment de montrer ce que tu sais faire » pense-t-il. Il va tout reprendre depuis le début et mettre en évidence le mensonge du ticket.

« Mesdames, messieurs, nous allons tout reprendre depuis le début. Pour ce faire, il faut le ticket, ou la preuve de son existence passée. Je...

— Mais oui ! crie presque Sixtine. La preuve est dans l'informatique, la note de frais ! »

Et elle se précipite sur son smartphone pour retrouver la demande de remboursement du billet de loterie. Ne la trouve pas.

« Calme toi » pense-t-elle, fébrile. Mais elle à beau aller et venir de haut en bas de la liste des notes en attente de paiement, elle ne la trouve pas.

« Euh... elle n'y est plus !

— Quoi, hein, comment ?? s'écrient en coeur les convives.

— Je ne la trouve plus ! Je ne comprends pas, elle y était il y a deux heures puisque j'ai vérifié si elle était payée ou non...

— Était-elle payée ?

— Non.

— Donc, si je comprends bien, non seulement vous n'avez pas la demande de remboursement, mais vous n'avez pas non plus de trace d'un quelconque paiement ?

— Non.

— Vous serez donc d'accord avec moi si je me pose la question : cette note a-t-elle jamais existé ?

— Ben... euh... »

L'inspection prend un inspireur, ou plutôt l'inspecteur prend une inspiration.

« De deux choses l'une, commence-t-il : soit il n'y a jamais eu de ticket de loto et votre bagarre est une rixe d'alcooliques qui a mal tourné, soit vous cachez quelque chose de plus important en essayant de me faire croire à un banal billet de loterie...

— Ou bien, le coupe Sixtine, il y avait bien un ticket qui a provoqué la bagarre, mais il a disparu.

— Hmm, je ne crois pas à cette troisième solution. Pourquoi aurait-il disparu ? Quelqu'un d'étranger à votre groupe est entré dans la salle ?

— Oui, vous et tous ces policiers.

— Vous soupçonnez la police de vous avoir dérobé le ticket ?

— Et vous, vous suspectez bien que nous cachons quelque chose...

— Si un policier ou toute autre personne de l'extérieur avait dérobé le ticket, cela n'expliquerait pas la disparition de la note de frais dans l'informatique, intervient Raphaël

— Exact, approuve l'inspecteur. Nous pouvons donc déduire que soit la note et le ticket n'ont jamais existé, soit c'est quelqu'un de la société qui les a dérobés.

— Il ont existé ! assène Sixtine. J'ai vu les deux de mes yeux.

— Pourquoi devrais-je vous croire ?

— ...

— Monsieur l'inspecteur, l'intégrité de Sixtine n'est plus à prouver, elle ne fait aucun doute, intervient Sékou

— Madame Sixtine, qui d'autre que vous a accès à ce système informatique ?

— Mais tout le monde y a accès à des niveaux de droit différents

— Pour effacer cette note par exemple ?

— Non, seuls son auteur et l'administrateur du système peuvent l'effacer

— Si j'ai bien tout compris, l'auteur est le triste sire ci-attaché, agresseur de policier, et qui est l'administrateur ?

— Moi-même et Eduardo, intervient le directeur

— Qui est Eduardo ?

— C'est moi, dit calmement Eduardo en levant la main, sans cesser de tirer sur son joint.

— C'est du tabac que vous fumez ? demande l'inspecteur connaissant

vraisemblablement la réponse.

— Bien sûr que non inspecteur, vous n'avez pas reconnu l'odeur ?

— Si si, je voulais être sûr. Dites moi, Eduardo, est-il possible de savoir qui a fait telle ou telle opération dans le système ?

— Bien sûr, comme avec tous les ERP

— ERP ?

— Système de gestion d'entreprise

— Ok. Et vous pourriez nous trouver ça ?

— Avec un ordinateur, oui

— Pouvez-vous aller en chercher un ? Notre agent Ditro va vous accompagner.

— La confiance règne... râtre René

— Nous n'avons pas d'ordinateur portable, je devrai regarder sur place

— Agent Ditro, vous surveillez ?

— Bien inspecteur »

Eduardo et l'agent Ditro sortent de la salle de déjeuner.

« Dans l'hypothèse où cette note aurait vraiment été effacée, que devrais-je en conclure ? questionne l'inspecteur

— Que nous avons raison, rigole Sékou

— Ce n'est pas ce que je demande s'agace l'inspecteur. Devrais-je conclure qu'un simple billet gagnant de loto aurait provoqué une bagarre et la blessure grave d'un policier ?

— C'est exactement ce que je vous dis inspecteur : nous avons raison ! insiste Sékou

— Mais qui l'a pris et qui a effacé la note de frais ? demande René. C'est tordu quand même...

— Je ne vous le fais pas dire, renchérit l'inspecteur, c'est tordu. C'est pourquoi je n'y crois pas un seul instant. »

L'agent Ditro et Eduardo sont de retour.

« Mon brave inspecteur, le suspect et moi-même fûmes, dans les deux sens du terme, au bureau au sein duquel se trouve l'ordinateur, lequel est lui-même en mesure de lire dans le RP

— E-R-P..

— Le sus-dit ordinateur a bien voulu ouvrir le E-R-P et nous montrer l'information sus-demandée

— Et ?

— Et, c'est monsieur Eduardo, homme charmant si je puis me permettre mon bon inspecteur, qui l'a fait

— Je sais que c'est Eduardo qui l'a fait, mais qui a effacé la note de frais ?

— Eduardo, mon bel inspecteur

— C'est Eduardo qui a effacé la note de frais ?

— Si fait inspecteur, c'est bien lui, d'après l'ordinateur sus-cité »

L'inspecteur jauge Eduardo. Il le juge un peu nonchalant, fumeur de shit, mais il ne le voit pas voleur ni capable de falsifier un document.

Un qui est complètement détendu, c'est le sus-cité et charmant Eduardo. Il n'est pas inquiet un seul instant. Il tire sur son pétard comme d'habitude. En plus, il sent qu'il a un ticket avec la fliquette et ça le met en joie.

« Monsieur Eduardo... commence l'inspecteur

— Oui ?

— Avez vous effacé cette note de frais ? questionne gentiment l'inspecteur

— Non.

— Je ne sais pas pourquoi, mais je vous crois. Comment expliquez vous alors, que ce soit votre nom qui apparaisse comme l'auteur de cet effacement ?

— Pffff, ce système est juste une passoire ouverte à qui veut. Quand il a été installé, un tas de comptes administrateurs circulaient pour les tests, tout le monde y a eu accès. Après la mise en production, comme le directeur n'a pas payé le fournisseur, il n'a jamais fini l'application et ces comptes n'ont jamais été supprimés. Donc tout le monde peut y accéder avec n'importe quel autre compte.

— Et pourquoi quelqu'un aurait-il usurpé votre compte ?

— Peut-être parce que je suis l'administrateur technique du système ?

— Ainsi il ne mettait personne en porte-à-faux ?

— Peut-être...

— A moins que ce ne soit vraiment vous ?

— Ben c'est vous inspecteur qui faites les déductions... vous en pensez quoi ?

— Que c'est moi qui pose les questions ! Avec la trace de l'effacement, pouvez-vous nous montrer le contenu de la demande ?

— Non. C'est une appli de branquignoles, elle ne garde pas cette mémoire »

Vendredi 5 janvier, 19h12

« Je vais vous dire mon sentiment dans cette affaire »

C'est l'inspecteur qui vient de parler. Il a longuement réfléchi sous les yeux de l'assistance et maintenant il expose ses conclusions.

« Vous avez effectivement caché quelque chose, mais ce quelque chose n'est pas un ticket de loto »

Étonnement de l'assistance qui attend impatiemment la suite.

« Ce quelque chose, je ne dois pas le voir puisque vous me le cachez, comme vous l'avez caché au brigadier Manne. Si aucun représentant de la police ne doit le voir, c'est que c'est illégal »

Il regarde ses ongles, fort bien faits d'ailleurs.

« D'autre part, vous vous êtes bagarrés pour cette chose, c'est donc qu'elle représente un intérêt pour tout le monde »

Puis, il fait un geste de moulinet avec l'index devant sa tempe, invitant ses interlocuteurs à réfléchir.

« Qu'est-ce qui peut bien représenter un intérêt pour tous les gens d'une même entreprise ? Qu'est-ce qui peut provoquer un différend tel qu'un des protagonistes se saisit d'une arme pour en découdre ? »

Silence effaré dans les rangs. Quelle imagination cet inspecteur ! « Il va nous pondre une affaire internationale ! » pense Eduardo, fasciné par le raisonnement qui frise l'absurde.

« Je vais vous dire le fond de ma pensée : cette société couvre un trafic. Pas un trafic de balayettes à chiotte, un trafic d'autre chose. Et juteux. On ne menace pas d'une arme pour des clopinettes. Je vais chercher et je vais trouver, croyez moi. On va commencer par une petite garde à vue qui permettra de vous interroger séparément. Je vais demander une commission rogatoire et je vais fouiller cette boîte du sol au plafond. La moindre épingle, le plus petit poil de

brosse, voire de cul, ne nous échappera pas »

Puis, il se tourne vers Eduardo

« D'ailleurs, où trouvez vous votre shit, Eduardo ?

— Ah ah, ça inspecteur, je peux pas te le dire, parce que c'est des potes à moi et si je te le dis tu vas aller les embêter. Tout ce que je peux te dire, c'est que cette société ne trafique pas de shit, sinon je serais le premier client ! »

La fliquette le regarde, admirative. Elle se dit qu'il a du cran pour parler comme ça à l'inspecteur et ça l'émoustille.

« Bien Eduardo, tu es un homme d'honneur, j'apprécie »

Liquéfaction de l'agent Ditro... Les deux se tutoient comme s'ils avaient passé leurs vacances ensemble.

« Mais rien ne me dit que tu ne couvres pas ton directeur... »

« Il suffit, inspecteur ! »

C'est le directeur qui tonne, l'air excédé.

« Faudrait voir de voir à voir à pas dépasser les limites de la borne maximale, voire de la bienséance minimale. Je suis un honnête citoyen moi, mieux, un patron, un entrepreneur. Cette société emploie douze personnes, enfin dix depuis tout à l'heure et je participe au redressement de la France.

À ces mots, il regarde l'horizon, le menton haut, le dos cambré, comme au garde à vous.

— Savez-vous que nos entreprises dans ce pays, PME, TPME, artisans, etc.. travaillent pour payer votre salaire mon brave inspecteur ? Que les fonctionnaires comme vous coutent une blinde à ce pays ? Un pognon de dingue ! Et vous prétendez venir me faire chier parce que nous vous avons appelé ? Mais c'est votre boulot merde !

La France — il met du pleurage dans la voix sur « France » — part en couilles monsieur ! Sérieusement en couilles ! Les français laissent leur place aux noirs dans le métro, voire aux arabes ! Les femmes ont un compte en banque ! Parfois conduisent ! Jusqu'où s'arrêtera-t-on ?

Et cette femme flic, vous allez me dire que c'est normal ? Qui garde les enfants comme disait mon ami Laurent ? Vous savez, Laurent Fabius ? A qui on cherche des noises parce que son fils à un trois cent mètres carrés sur le boulevard Saint Germain et n'a pas de revenu ! Et alors ? Il est interdit de ne pas avoir de revenu ?

Et ce pauvre Bernard — Arnaud — à qui on reproche ses cent milliards ! Il s'est sorti le doigt du cul, lui, monsieur le fonctionnaire de mes deux. Sa

fondation, il l'a construite seul ! Pardon ? Soixante pour cent financés par l'état ? Et alors ? Heureusement que l'état est là encore, sinon il n'y serait jamais arrivé tout seul. Comment ? L'entrée des expos est à quinze euros ? Non, mais faut bien qu'il fasse un peu de bénéfice, on n'est pas des philanthropes, non plus ! Votre salaire mirobolant, vous le prenez bien tous les mois non ?

Nous sommes les moteurs de la France monsieur l'inspecteur et vos sous-entendus sur mon intégrité ne sont pas les bienvenus. D'ailleurs comment s'appelle votre supérieur hiérarchique ?

— Jetan

— Jetan comment ?

— Jetan Merde, monsieur le directeur.

— Vous le prenez comme ça ? siffle Enguerrand

— Je le prends comme je veux, parce que l'un de vos employés a gravement blessé un des miens et que la police, ici, c'est moi. Pour le moment, vous êtes en situation de suspect et je décide de votre sort pour les prochaines vingt-quatre heures, monsieur le directeur. Et ce sera la garde à vue. Une question ?

— Non, se résigne le directeur, l'air contrarié. »

« Un détail me revient, reprends l'inspecteur. Brigadier, vous avez mentionné tout à l'heure que l'agresseur de notre agent avait demandé « où était le blackos », ce que vous aviez pris pour un mystérieux pseudo mais que je prendrai plutôt comme une expression vulgaire pour « personne noire », n'est-ce pas ?

— Oui mon éminent inspecteur.

— J'en déduis donc que cette personne pourrait être vous, monsieur Sékou, me goure-je ?

— Vous ne vous gourgez pas inspecteur, c'est bien moi, comme ma couleur l'indique

— Et pourquoi vous cherchait-il ? Il avait l'intention de vous tuer ?

— Sûrement...

— Pour quelle raison ?

— Parce que je lui avait demandé d'arrêter d'insulter Philomène. Il m'a alors frappé et je l'ai ensuite collé au mur avec une table

— Vous n'y allez pas de main morte ! siffle l'inspecteur.

— Lui non plus inspecteur. Il expliquait clairement que les stagiaires étaient là pour se prendre des mains aux fesses et plus s'il le décidait...

— Effectivement, nous avons affaire à un homme des mieux éduqués... »

L'éduqué regarde toujours attentivement son pied gauche. Son poignet le fait souffrir et l'ankylose le guette, mais il se refuse à se plaindre. Ce serait avouer une faiblesse, ce qu'il n'a pas l'habitude de faire.

« Donc, monsieur Sékou, vous êtes en train de me dire que votre affrontement était sans rapport avec ce prétendu ticket de jeu ?

— Absolument monsieur l'inspecteur. Il s'agissait juste de propos sexistes et déplacés

— N'empêche que, comme le directeur, il a tenté de récupérer le montant du billet gagnant, intervient René, le délégué du personnel.

— Cher directeur commercial, pour quelle raison vouliez-vous tirer sur monsieur Sékou ? demande l'inspecteur

— Allez vous faire foutre, répond le menotté

— Bien. Brigadier ?

— Oui inspecteur ?

— Mettez moi tout ce beau monde au frais, nous les interrogerons au commissariat

— Bien mon terrible inspecteur. Dans la même cellule ?

— Oui, de toute façon il ont largement eu le temps de se concerter si c'est l'objet de votre question et ça ne changera rien au résultat des interrogatoires. Mais nous les interrogerons séparément, parfois cela permet de révéler des choses » conclut-il.

Vendredi 5 janvier, 22h34

La cellule est peu spacieuse, huit mètres carrés tout au plus. Sur la paillese dort un SDF qui sent très fortement l'urine, la sueur et l'alcool, ce qui fait de les onze convives sont tassés à l'autre bout de la pièce, se pinçant le nez comme il peuvent. Mais on s'habitue à tout, même aux pires odeurs, et déjà certains n'y font plus attention.

Onze convives, car le douzième, Hervé, a droit à un traitement spécial. Il est d'ores et déjà dans la salle d'interrogatoire où il attend l'inspecteur qui vient de rejoindre le commissariat après s'être restauré. Les agents du commissariats ont déjà défilé un à un dans la salle pour l'insulter. La police n'aime pas que l'on s'en prenne à l'un des leurs.

L'inspecteur décide d'interroger d'abord Sékou, qui lui paraît être le plus équilibré de la bande.

« Monsieur Sékou, vos nom, date et lieu de naissance ?

— Sékou Bertin, né le 13 avril 1982 à Ségou, Mali habitant à Neuilly-sur-Seine

— Mazette, la ville de Sarkozy ?

— Oui, mais c'est pas mon pote

— Ok. Pouvez-vous me narrer le repas de fin d'année depuis le début et les évènements qui s'y sont déroulés ?

— Ça a commencé par un discours mégalo du directeur, puis Constance à distribué les cadeaux

— Qu'elle était la provenance de ces cadeaux ?

— Chacun devait acheter un cadeau à cinq euros max, c'était une idée de

René

— C'est Constance qui a attribué les cadeaux ou bien les gens ont choisi ?

— Les gens ont choisi dans la corbeille qu'elle leur tendait

— Elle a pris le dernier pour elle ?

— Exactement. Et le cadeau s'est avéré être un ticket gagnant de loto

— Combien ?

— Un million d'euros

— Ensuite ?

— Ensuite, Philomène a vu le ticket gagnant et l'a crié à toute la salle puis montré depuis sa place.

— Tout le monde l'a vu ?

— Je pense, mais je ne suis pas sûr

— Et après ?

— Après, le directeur a tenté de faire du charme à Constance pour qu'elle lui donne tout ou partie de la somme. A ce moment, il essayait seulement, pensant que c'était un « vrai » cadeau sincère. Mais il s'est avéré ensuite que le cadeau avait été déclaré en note de frais par Hervé

— Délicat...

— On est d'accord ! Sixtine a alors protégé Constance en disant au directeur que cette note de frais n'était pas encore payée et qu'elle refuserait de la payer car elle était illégitime

— Bien joué !

— Oui, mais en entendant ça, Hervé a dit que finalement ce billet lui appartenait donc toujours et que si le directeur obtenait de Constance qu'elle lui donne de l'argent, il voulait sa part. Le directeur a alors proposé cinquante-cinquante

— Une belle brochette de rapaces !

— C'est clair ! C'est là que tout est parti en vrille. Quelqu'un a lancé un saladier sur Hervé, qui a voulu que le coupable se désigne en menaçant toute l'assemblée. J'ai voulu intervenir, il m'a frappé. Je l'ai collé au mur à l'aide de la table et il est revenu avec son fusil harpon. Votre agent a tenté d'intervenir et s'est pris la flèche dans le ventre

— Somme toute, nous avons affaire à un triste enchaînement d'événements ?

— Exactement

— Selon vous, comment le billet a-t-il disparu ?

— C'est moi qui l'ai pris, annonce Sékou en fouillant dans sa poche. Le voilà

— Pourquoi ?

— Pour protéger Constance. Quand j'ai vu ces deux vautours lui tourner autour, je me suis dit que le meilleur moyen de la protéger était qu'elle perde ce ticket et qu'elle le retrouve plus tard, quand la pression serait retombée

— Vous êtes amoureux de Constance ?

— Pas du tout, rigole Sékou. C'était juste pour la protéger, elle n'est pas de taille face à eux. Et puis, elle est amoureuse de sa patronne, tout le monde le sait,

sauf bien sûr l'intéressée...

— Et vous avez effacé la note de frais aussi ?

— Non

— Qui, alors ?

— Aucune idée. Je ne vois pas qui ça sert

— Si vous qui connaissez tout le monde ne voyez pas, alors moi non plus, philosophe l'inspecteur. Bien, monsieur Sékou, après avoir signé votre déposition, vous pouvez rentrer chez vous. Vous vous tenez à notre disposition si nous avons besoin de renseignements complémentaires

— Entendu inspecteur »

Le récit de Sékou contredit ce que je pensais se dit l'inspecteur. On n'a pas cherché à me cacher quoi que ce soit, le ticket avait bel et bien disparu, c'est Sékou qui l'avait pris. Et il a bien fait.

En dehors de la tentative d'homicide, cette affaire ne casse pas trois pattes à un canard. Juste une histoire d'humains qui se déchirent pour de l'argent, la routine quoi !

En revanche, l'inspecteur se ferait bien le directeur. Il le trouve pédant et il est certain qu'il trafique quelque chose avec son directeur des ventes. Il connaît trop bien ce genre d'hommes, pour qui l'argent excuse toutes les magouilles.

Il va faire interroger le reste des convives par des collègues et il va s'occuper personnellement des deux directeurs.

Il commence par Hervé, qui poireaute toujours dans la salle d'interrogatoire.

« Alors Hervé, raconte moi un peu. Date et lieu de naissance, tes études, ta vie, ton oeuvre..

— 13 mai 1970. Paris. Directeur commercial OMG.

— Sujet, verbe, complément, parfois ça aide à la conversation... Directeur commercial chez OMG, ça c'était avant, car je suppose que tu ne vas plus l'être longtemps ?

— Pourquoi ?

— Tu crois que ton directeur va te garder après ce coup là ?

— Oui !

— Quelle confiance en l'humanité... Mais pourquoi avoir voulu tirer sur ton collègue « blackos » ?

— Il m'avait insulté puis m'était rentré dedans

— Ce n'est pas une raison pour tuer les gens. Tu as des cordes vocales, tu

sais t'en servir ?

— Il m'avait mis hors de moi...

— Et tu ne te contrôlais plus ?

— Oui

— Bien. De toute façon c'est ta meilleure défense. Tu veux appeler un avocat ?

— Non

— Qu'est-ce que vous trafiquez chez OMG ?

— Rien

— Ok. Si tu m'avais répondu « des balayettes à chiottes », j'en aurai peut-être conclu que je me trompe. Mais ce « rien » en dit plus long que sa propre signification. Donc, vous trafiquez quoi ?

— Rien, je l'ai déjà dit. »

L'inspecteur sort de la salle d'interrogatoire et passe dans son bureau. Il appelle un agent et lui demande de lui amener le directeur.

« Cher directeur, vous voilà donc en plein dans nos belles institutions françaises que vous respectez tant. Comme vous le voyez, le plafond est décoré par Charles le Brun, les lampes sont de chez Lalique et nous utilisons du caviar pour agrémenter notre café. Maintenant que vous savez où passe votre pognon, pouvez-vous me dire comment vous le gagnez ?

— Ne jouez pas à ça avec moi inspecteur, ça ne vous rapportera rien de bon. Je connais beaucoup de monde dans ces fameuses institutions et vous n'êtes qu'un tout petit pion

— Pour le moment, j'ai le droit pour moi. Donc, d'où tirez vous vos revenus ?

— D'OMG, évidemment !

— Uniquement ?

— Bien sûr, quelle question ?

— J'ai fait quelques recherches sur vous, dans nos magnifiques bases de données que vous financez avec vos impôts. Il se trouve que la comparaison entre vos biens propres — si j'ose dire — et le résultat dégagé par OMG ne tient pas. D'ailleurs, je devrai dire le « non résultat » puisque une fois que vous avez payé les frais fixes, il ne reste rien. Votre salaire de directeur est élevé, mais pas mirobolant.

— Il me suffit à vivre

— Hmm, votre train de vie semble légèrement disproportionné avec ce salaire : une Ferrari par an, une villa à Deauville — dont la piscine fuit, m’a-t-on dit ? — une villa à Biarritz, une à Gstaad, trois cent mètres carrés à Saint Germain des Prés... C’est un train de vie de millionnaire, au minimum. Or, vous êtes pas millionnaire, loin s’en faut, si je regarde vos comptes en banques...

— Vous regardez mes comptes en banque ?

— Non non, bien sûr, il me faudrait une commission rogatoire pour ça. C’est juste un ami qui travaille dans une banque qui m’aide un peu...

— Mais, vous êtes une barbouze !

— Entre les gens comme vous, mon cher directeur, qui détournez l’argent public qui serait censé nous donner les moyens de travailler et Bercy qui nous sucre les budgets, on se débrouille. On vivote, quoi...

— Je vous dénoncerai !

— C’est ça. En attendant, il faut m’expliquer comment vous faites pour vivre

— Héritage de famille

— Là encore, vous me sous-estimez cher directeur. Les finances de vos parents n’étaient pas reluisantes quand vous avez hérité, l’appartement de Saint Germain a failli y passer. A l’époque, vous avez fait supporter les coûts de succession à OMG, vous avez été redressé fiscalement pour ça. Depuis OMG aggrave son endettement et vous, vous n’avez pu garder que l’appartement et le terrain sur lequel est la société.

— J’ai fait d’excellents placements qui me rapportent bien.

— Lesquels ?

— Cela ne vous regarde pas

— Bien. Je vais conseiller au juge de lancer un contrôle fiscal sur OMG et sur vous, je vais lui suggérer d’ouvrir une enquête pour complicité de tentative de meurtre sur un agent de la force publique. A part ça, que pensez vous de votre directeur commercial ?

— C’est un excellent commercial, qui a peut-être des méthodes un peu anciennes, mais efficaces

— Méthodes anciennes ?

— Il michetonne beaucoup ses clients...

— Avec des cadeaux ?

— Cadeaux, restaurants et tout l’incentive habituel

— Incentive ? C’est un mot du siècle dernier ça ?

— Peut-être mais ça marche

— Ce n’est pas interdit depuis quelques années ?

- Je le laisse responsable de ses actions
- Ah non, cher directeur, c'est vous le responsable de ses actions faites dans le cadre d'OMG
- Qui vous dit que c'est dans le cadre d'OMG ?
- Bien. Est-ce que ce ticket de loto a existé ?
- Oui, je l'ai vu. En revanche, je n'ai pas vu la somme écrite
- Savez vous comment il a disparu ?
- Non, aucune idée
- Et la note de frais ?
- Sixtine m'a appris son existence
- Qui l'a supprimée ?
- C'est moi
- Vous ?
- Oui. Je ne voulais pas qu'Hervé soit inquieté par le fait qu'il l'avait acheté avec l'argent de l'entreprise
- En quoi ça vous gêne ?
- Je voulais que ça devienne un cadeau sur lequel il ne pourrait pas revenir
- Pour pouvoir ensuite taper sereinement la jeune fille ?
- Comme vous y allez...
- Effectivement, j'y vais. Veuillez m'excuser, mais je reviens ! »

L'inspecteur repasse dans la salle d'interrogatoire où attend Hervé.

- « Alors Hervé, j'en apprends de belles ?
- ..?
- Ton patron me dit que tu fricotes avec tes clients en dehors du boulot ?
- Je fricote ?
- Il semblerait que tu organises personnellement ton business avec eux ?
- OMG n'est qu'une partie du commerce que vous faites ensemble ?
- J'ai le droit d'avoir les relations que je veux
- Bien sûr, bien sûr. Mais...
- Mais quoi ?
- Il semblerait que ton patron vive largement au dessus de ses moyens..
- En quoi ça me regarde ?
- Pour vivre au dessus de ses moyens déclarés, il faut des moyens occultes.
- Tu pourrais peut-être l'aider dans cette voie ?
- Ce qu'il fait en dehors d'OMG ne me regarde pas

— Toujours pas d’avocat ?
— Non
— Tu sais si le ticket de loto existe ?
— Oui, il existe, c’est moi qui l’ai acheté
— Tu l’as payé en note de frais ?
— Oui
— Tu sais comment il a disparu ?
— Non
— Tu sais comment ta note de frais a disparu ?
— Non
— C’est ton patron qui l’a effacée
— Ah ?
— Il ne voulait pas que tu puisses récupérer ce qui devenait désormais ton cadeau personnel, on ne récupère pas un cadeau, n’est-ce pas Hervé ?
— Ça dépend du cadeau...
— Indécrottable, hein ? Bref, en faisant ça, il avait les coudées franches pour tenter de récupérer la totalité du gain par un sympathique chantage affectif auprès de la si gentille jeune fille...
— M’étonne pas, y’a que le fric qui l’intéresse
— Parce que toi tu es moine bouddhiste ?
— Nous n’avons pas le même but. Lui, il veut le fric pour le fric. Il veut accumuler, posséder, il crèvera avec son pognon sans avoir pu tout utiliser. Il n’a même pas d’héritier
— Et toi ?
— Moi, je veux juste assez de fric le plus vite possible pour passer tranquille le reste de mes jours à le dépenser. Je me fiche d’accumuler, je me fiche de la propriété, je ne veux pas posséder.
— Tu deviens presque sympathique quand j’entends ça dis donc !
— ...
— En attendant, tu vas être déféré au parquet pour tentative d’homicide sur un agent de la force publique. T’as vraiment intérêt à plaider la perte de contrôle et qu’on ne retienne pas la tentative d’homicide volontaire, sinon tu vas morfler. Tu devrais vraiment prendre un avocat
— Je règle mes affaires tout seul, j’ai besoin de personne
— De toute façon, tu en auras un commis d’office. Allez, je te remets au frais avec tes collègues. »

Vendredi 5 janvier, 23h56

Constance est dans le bureau de l'inspecteur Définance. C'est un collègue d'Éloire, plutôt sympa et qui aimerait rentrer chez lui pas trop tard — il est tout de même quasiment minuit.

« Vous avez distribué les cadeaux en tendant la corbeille ou vous les choisissiez vous-même ?

— Je laissais les gens piocher

— Et ensuite ?

— J'ai pris le dernier. Quand je l'ai ouvert, j'ai trouvé un ticket de jeu à gratter et il s'est avéré gagnant

— Combien ?

— Un.. un million d'euros !

Constance sent de nouveau les larmes monter.

— Et je l'ai perdu

— Vous l'avez perdu, ou on vous l'a volé ?

— Je ne sais pas

— Pourquoi avoir appelé la police ? Car c'était avant la disparition du billet n'est-ce pas ?

— Oui. C'est Sixtine, enfin ma patronne qui vous a appelé, parce que des personnes se bagarraient

— Qui et pourquoi ?

— Le directeur financier Hervé et le directeur de production Sékou. Hervé essayait de récupérer la somme que j'avais gagnée et Sékou voulait l'en empêcher.

— Et pourquoi Hervé voulait-il récupérer cette somme ?

— C'est lui qui avait acheté le ticket et il disait que certains cadeaux pouvaient être repris si ils en valaient la peine

— C'est délicat comme attitude...

— Oui, très. Mais le directeur aussi essayait de récupérer l'argent, pour
OMG

— Lui aussi ?

— Oui, c'est ça qui a énervé tout le monde. A un moment, ils arrivaient à une sorte de partage entre eux

— Mazette. Il fait bon jouer à des jeux chez OMG ! Vous êtes donc comptable. Vous reportez directement au directeur ?

— Non, je reporte à la directrice financière

— Sixtine ?

— Oui

— Auriez vous remarqué des écritures bizarres dans la comptabilité ?

— Qu'appellez-vous bizarre ?

— Des sommes qui ne vous sembleraient pas justifiées ou dont la provenance vous paraîtrait étrange ?

— Je ne connais pas trop la provenance ni la destination des sommes que je manipule, inspecteur. Pour moi ce sont principalement des codes analytiques. Sixtine pourrait vous en parler mieux que moi

— Agent Benlair, allez me chercher la dénommée Sixtine qui est dans la cellule »

Entrée de l'agent Benlair accompagné de Sixtine.

L'inspecteur lui fait signe de prendre place à côté de Constance. Au regard qu'elles échangent, l'inspecteur se dit que ces deux là sont amoureuses. Il le note discrètement sur son bloc.

« Madame, nous parlions avec votre collaboratrice de la comptabilité. Je lui demandais si elle avait remarqué des sommes bizarres, ou des provenances de sommes étranges et elle me disait que vous étiez mieux à même de répondre à cette question.

— Inspecteur, avec tout le respect que je vous dois, pensez-vous vraiment que je vais répondre par l'affirmative à cette question ?

— Madame, on voit des choses bien plus étranges durant les interrogatoires. Je ne serais donc en aucun cas étonné si vous me répondiez oui.

— Alors oui !

— Vraiment ?

— Vraiment ! »

Sixtine en a sa claque d'OMG, de ses balayettes à chiotte et de la mégalomanie mal placée de son directeur. Elle vient de découvrir qu'elle était réciproquement amoureuse de Constance et une nouvelle vie s'annonce. Elle va commencer par démissionner de cette boîte de fous et emmener Constance avec

elle.

« Oui monsieur et vous avez bien fait de me poser cette question.

— De quoi s'agit-il ?

— Lors de l'inventaire de juillet, un écart important est apparu entre le stock théorique basé sur le système informatique et le résultat de l'inventaire. J'ai essayé de comprendre pourquoi, mais le directeur m'a invoqué une erreur de comptage en me disant de ne pas m'en préoccuper plus que cela.

L'erreur portait sur dix mille balayettes, ce qui n'est pas rien, sachant qu'on en produit environ six cent par jour, ça fait quand même près d'un mois de travail

— Continuez...

— La façon dont il m'a dit de ne pas m'occuper de ça m'a parue étrange et puis pourquoi refuser d'intégrer un mois de production dans l'inventaire ? J'ai donc décidé de vérifier moi-même ce qu'il en était

— Vous avez tout recompté toute seule ?

— Oui, mais ça va assez vite étant donné que nos produits sont conditionnés en containers de dix mille, il suffit de compter les containers.

— Alors ?

— Alors, il y avait bien un container de trop par rapport au stock théorique. Nous avons deux sortes de container chez OMG : ceux des balayettes et ceux des distributeurs de papier. On les différencie par l'étiquetage. C'était bien dans les balayettes qu'il y en avait un de trop, mais un des containers avait une étiquette légèrement différente des autres. On aurait dit une mauvaise imitation, ou bien l'impression était de très mauvaise qualité

— Vous êtes observatrice. Vous l'avez ouvert ?

— Malheureusement non, il était sur une étagère haute et je ne sais pas me servir du chariot élévateur

— Fin de l'histoire ?

— Non. Le lendemain, j'ai de nouveau alerté Enguerrand en lui expliquant qu'il fallait absolument régler ce problème comptable. Je lui ai notamment dit qu'il est facile de passer du stock manquant en perte mais difficile de justifier de stock en trop. Il m'a alors répondu de le supprimer purement et simplement de l'inventaire.

— Vous l'avez fait ?

— Non. Je ne veux pas que mon nom soit associé à cette suppression dans le système informatique.

— Il y est encore ?

— Je ne sais pas, mais je peux regarder

— Maintenant ?

— Oui, je peux le voir sur mon smartphone

Pendant que Sixtine fouille dans le logiciel d'OMG, l'inspecteur s'adresse à Constance.

— Vous étiez au courant de ce problème ?

— Non. Je ne m'occupe pas de l'inventaire. En revanche, j'ai entendu Sixtine y faire allusion dans des réunions, mais sans savoir de quoi elle parlait. Je comprends seulement maintenant

Sixtine relève la tête.

— Il n'y est plus, le stock est juste maintenant

— Vous pouvez savoir qui l'a supprimé ?

— Moi non, je n'ai pas les droits. C'est Eduardo ou le directeur qui peuvent voir ça »

L'inspecteur décroche son téléphone et demande qu'on lui amène Eduardo.

Entrée du rasta avec toujours son pétard à la main mais non allumé. Il regarde tout le monde, sourit, puis s'assoie sur la chaise qu'on lui désigne.

« Eduardo, pourriez vous retrouver l'auteur d'une opération de suppression, dans le système informatique d'OMG ?

— Encore ?

— Pourquoi encore ?

— On a déjà fait ça tout à l'heure avec votre collègue pour trouver qui avait supprimé la note de frais d'Hervé

— Cette fois-ci il faudrait trouver... trouver quoi Sixtine ?

— Un container de balayettes effacé du stock

— Ok. Alors c'est une modification de la quantité, pas une suppression. Je regarde »

L'inspecteur jette un coup d'oeil à son smartphone et se met à envoyer un message à sa compagne pour lui dire qu'il est toujours en interrogatoire. Pas marrante la vie d'inspecteur quand on est en couple.

Sixtine et Constance se regardent, des étoiles plein les yeux. Cette journée est longue pour elles comme pour les autres employés d'OMG, mais elle restera comme la journée de la révélation pour Sixtine et de l'apogée pour Constance. Elle n'imaginait pas être capable de lui parler un jour et finalement la force de son amour a suffi pour qu'elle le fasse d'un simple regard.

Eduardo se redresse, suggérant qu'il a trouvé.

« Le stock des balayettes a bien été diminué de dix mille unités

— Par qui ?

— Par moi, il y a une heure.

— ????

— Comme je l'ai déjà expliqué tout à l'heure à votre collègue, beaucoup de gens ont accès aux comptes des autres dans ce système. Quelqu'un a utilisé mon compte pour modifier le stock. Comme pour effacer la note de frais

— Qui me dit que ce n'est pas vous ?

— Je pense que je l'aurais fait avec le compte de quelqu'un d'autre...

— Qui avait effacé la note de frais ?

— Je ne sais pas, mais il ou elle avait utilisé mon compte »

Samedi 6 janvier, 00h43

« Je crois que j'ai quelque chose pour toi. »

L'inspecteur Défiance vient de passer la tête dans la salle d'interrogatoire dans laquelle l'inspecteur Éloire interroge René.

Éloire sort en refermant la porte derrière lui.

« La directrice financière m'a raconté qu'il y avait une grosse différence entre le stock théorique et le stock physique de la société. Le directeur lui a demandé d'ignorer et de modifier le stock dans le système informatique, ce qu'elle n'a pas voulu faire. Et le stock vient d'être modifié il y a une heure.

— Elle a raconté ça spontanément ?

— Je lui ai demandé si elle avait remarqué des choses qui lui paraissaient anormales chez OMG. Elle semble en avoir marre de la boîte et elle s'est lâchée.

— Bien, bravo Défiance ! Voilà qui apporte de l'eau à mon moulin.

Continue avec les autres, je vais me remettre sur le directeur. Mais sait-on qui a modifié ?

— Ce pourrait être pratiquement tout le monde. Y compris le directeur.

— Demande à Eduardo s'il peut voir qui s'est connecté au système ces dernières deux heures...

— J'y vais »

L'inspecteur Éloire revient dans la salle où se trouve désormais René

« Mon cher délégué du personnel, où en étions nous ?

— Je vous expliquais que le directeur se refuse à augmenter nos tickets restaurant sous prétexte que c'est bon pour notre équilibre alimentaire

— Finalement il prend soin de vous ! souligne l'inspecteur, hilare

— Quand ça l'arrange, oui

— René, auriez-vous remarqué quelque chose de spécial dans la production, les stocks...

— Les stocks ? Non, pourquoi ?

— Comme ça, pour savoir.. Quant à notre agresseur de flic, qu'est-ce que vous pouvez me dire sur lui ?

— Hervé ? Un gros con !

— Je ne vous demande pas un jugement de valeur, on est tous le con de quelqu'un d'autre. Comment est-il chez OMG ?

— Motivé par le fric exclusivement. Le reste ne l'intéresse pas. Si je vous disais qu'il était prêt, à reprendre son « cadeau » — qu'il a fait payer par la boîte — au prétexte qu'un cadeau peut se reprendre s'il en vaut la peine ! C'est ne pas avoir de vergogne, non ?

— Je sais et il l'avoue lui même. Est-ce qu'il s'entend bien avec le directeur ?

— Pour les affaires oui. Le directeur ne peut pas se passer de lui et Hervé en profite largement

— De quelle manière ?

— Il passe tout en frais. Il prétend qu'il travaille vingt-quatre heures sur vingt-quatre et qu'à ce titre la société doit le défrayer vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

— C'est tout ?

— Non. Il demande une révision de son salaire deux fois par an. Et pas des petites révisions, dix à vingt pour cent en général

— Il doit bien gagner sa vie ?

— Très bien ! Son but est de gagner beaucoup d'argent très vite pour se retirer ensuite.

— Je sais

— Si vous savez tout, pourquoi me demander ?

— J'ai une petite mémoire, j'ai besoin qu'on répète »

Téléphone. C'est Définence qui lui annonce que les deux connexions dans les dernières deux heures sont toutes les deux sous son nom et avec la même adresse IP : celle du commissariat. Celui qui a modifié le stock l'a fait d'ici.

L'inspecteur abandonne momentanément René et repasse dans son bureau où s'est endormi le directeur.

« Fatigué monsieur le directeur ?

L'autre sursaute et cligne des yeux, comme ébloui.

— La journée à été longue..

— Oui, pour tout le monde et elle n'est pas finie !

— ...

— Pourriez-vous me confier votre smartphone un instant monsieur le

directeur ?

— Pourquoi faire ?

— Pour y jeter un coup d’œil

— Certainement pas, vous avez une commission rogatoire ?

— Arrêtez de m’emmerder avec votre pseudo connaissance de la justice.

Vous êtes en garde à vue et je peux vous demander de me remettre tous vos effets personnels dont le portable fait partie...

Vaincu, le directeur lui tend son smartphone.

— Et pour l’ouvrir ?

— Je dois être en face, reconnaissance faciale. Voilà. »

L’inspecteur fonce dans l’historique du navigateur. La première ligne est bien une url d’OMG et indique une connexion il y a un peu plus d’une heure

« Vous me confirmez que cette url est celle du système d’exploitation d’OMG ? demande l’inspecteur en lui montrant la ligne d’historique

— Oui et alors ?

— Alors, qu’y faisiez vous il y a une heure ?

— Je travaille monsieur ! Je ne peux pas me permettre de perdre une journée de travail comme ça, comme vous les fonctionnaires ! Mon temps c’est de l’argent, monsieur !

— Il se trouve qu’à l’heure à laquelle vous vous êtes connecté, le stock a été modifié à la baisse dans le système. Moins dix mille balayettes. Il se trouve qu’une seule connexion a eu lieu : la vôtre. J’aimerais donc savoir pourquoi vous avez modifié ce stock monsieur le directeur ?

— Oui.. euh.. Il se trouve que nous avons eu une erreur d’inventaire..

— En juillet dernier ?

— Oui

— Et ?

— Et bien, j’ai remis la bonne valeur de stock

— Six mois plus tard et.. ce soir, ici, au commissariat ?

— C’est l’avantage d’avoir ce système sur le smartphone, on peut travailler de n’importe où et n’importe quand !

— Vous ne me prendriez pas un peu pour un imbécile, monsieur le directeur ?

— Oh, non inspecteur !

— Bien sûr. Et qu’elle était cette erreur d’inventaire ?

— Un container en trop, erreur de comptage

— Qui a compté ?

— Tout le monde participe à l'inventaire, une fois par an. Je ne sais pas qui en particulier, a compté ces containers

— On nous a fait état d'un container dont l'étiquette était légèrement différente des autres ?

— Ah ?

— Oui, comme si elle était mal imprimée ou imitée

— Comment est-ce possible ?

— Je vous le demande ?

— Qui vous a dit ça ?

— Répondez moi monsieur le directeur, avez-vous remarqué ce container avec cette étiquette différente ?

— Non

— Auriez vous une explication ?

— Non

— Bien. Je vais donc, comme vous le souhaitez, demander une commission rogatoire pour perquisitionner chez OMG. Compte tenu que cet élément arrive dans la deuxième moitié de votre garde à vue, je vais demander une prolongation de celle-ci

— Mais enfin, inspecteur, qu'ai-je fait ? Qu'est-ce qui justifie ça ?

— Je ne sais pas encore monsieur le directeur, je ne sais pas encore, mais nous le saurons bientôt »

L'inspecteur s'adresse au policier de garde du commissariat.

« Relâchez moi tout le monde sauf le directeur commercial Hervé et le directeur tout court, Enguerrand

— À vos ordres inspecteur

— Éloire, rentrez chez vous. Demain, si le juge a répondu, on perquisitionne chez OMG, vous en êtes ?

— Bien sur !

— Alors à demain, enfin.. à tout à l'heure ! »

En partant, l'inspecteur croise les salariés libérés qui s'appêtent à sortir.

« Désolé pour le dérangement messieurs dames. Je garde votre patron, je crois qu'il a plein de choses à me dire. Ah, Constance, vous devriez avoir une bonne surprise dès demain ! Je ne vous en dis pas plus... Bonne nuit ! »

Samedi 6 janvier, 01h35

Tout le monde est sur le trottoir, en pleine nuit, ne sachant pas quoi faire.

« Sympa le repas de fin d'année ! tente René

— Très long ! ajoute Philomène

— Pourquoi gardent-ils Enguerrand ? s'interroge Charles

— Peut-être par rapport à Hervé ?

— En voilà un qui va le payer cher ! se félicite Raphaël

— Il l'a bien cherché ! »

La troupe se met en branle, marchant doucement, ne sachant pas trop ou aller. Pas de transport à cette heure.

« On va chercher une voiture de loc, propose Eduardo. Quelqu'un a une appli ?

— Non, répondent en chœur les marcheurs

— Pfff, vous êtes vraiment à la préhistoire

— Et toi, tu en as une ?

— Non, parce que je marche à pied moi. Pas besoin de voiture

— Et bien nous, on en a tous une à nous ! rétorque Raphaël. La mienne est sur le parking d'OMG...

— Pareil !

— Pas mieux !

— Bon j'appelle un Uber, dit Sixtine

— On va pas tous rentrer dans un Uber ?

— Qui vous dit que je veux rentrer avec vous ?

— Ah, d'accord ! Madame se la joue solo ? grince René

— Madame se la joue en couple avec Constance ici présente et ce sera définitif. Demain, le directeur aura ma démission

— Tu démissionnes toi aussi ? s'écrie René. Mais il ne va plus rester personne dans cette boîte !

— Oui, et j'ai bien l'intention de recruter Constance dès que possible

— Vous sortez ensemble ? demande Jeanne jusque-là silencieuse

— Oui, répond Sixtine

— Depuis longtemps ? Je n'ai rien vu..

— Depuis cet après-midi ! On n'a pas consommé ! rigole-t-elle
Constance regarde amoureusement sa patronne, maintenant compagne et futur amante.

— Quel bonheur, lui souffle-t-elle à l'oreille
Sixtine lui pose un délicat baiser sur les lèvres.

— Oui, quel bonheur, renchérit-elle

— Donc on résume, reprend René. Charles, Sékou, Sixtine démissionnaires et Hervé certainement hors course, l'équipe se réduit comme neige au soleil ! Ma responsabilité de délégué du personnel a du plomb dans l'aile !

— Tu vas devoir te mettre à bosser ! rigole Raphaël
René lui lance un oeil noir, celui des mauvais jours.

— Au fait, Sékou n'est pas avec nous ?

— Non, sans doute l'ont-ils relâché plus tôt..

— Ah voilà notre Uber, se félicite Sixtine

— « Notre » ?

— Oui, pour Constance et moi ! »

Les deux filles parties, le reste de la bande se compose de René, Jeanne, Philomène, Charles, Raphaël, Pamphile et Eduardo.

Ce dernier suggère d'aller boire un coup, tout en allumant son énième joint de la journée. Jeanne et Philomène sont les premières à le suivre.

« Oh oui, excellente idée applaudit Jeanne, la journée a vraiment été dure ! Charles et Raphaël, ça peut être l'occasion de discuter ?

— Banco ! dit Raphaël qui continue de croire qu'il va ainsi récupérer Jeanne pour lui tout seul

— Ok, ajoute mollement Charles

René et Pamphile se rallient à l'idée

— Mais à cette heure-ci, où aller ? interroge Raphaël

— T'inquiètes, je connais... » le rassure Eduardo.

Le bar « Le rasta fumé » est discrètement ouvert, bravant les règles municipales. Aucune lumière n'apparaît de l'extérieur. Il faut frapper façon Marley sur la porte pour qu'elle s'entrouvre et qu'une caricature de rasta passe un oeil par l'entrebâillement. L'oeil jette un coup de lui même, inquiet et aperçoit Eduardo.

« Entre, frère !

— Merci. Ils sont avec moi, ajoute Eduardo en désignant la petite troupe

— Ok, cool ! »

Ce qui prend à la gorge en premier, c'est l'odeur de shit. La totalité du bar en est imprégnée, les meubles, les tissus, les moquettes, sans doute fumées elles aussi... La lumière est très tamisée et très chaude, quasi orangée.

La musique est évidemment du reggae, la seule musique qui rend le monde cool. La déco est en noir, vert et jaune, les couleurs de la Jamaïque et du monde rasta.

Les jamaïcains sont des caricatures vivantes, des représentations exactes de nos fantômes. Ils portent à peu près tous le bonnet à rayures, les dreadlocks pendants ou en chignon, fument tous un pétard ou au moins une cigarette roulée à la main. Ils ont une façon singulièrement lente de bouger leurs membres et leur tête, mais aussi de se déplacer. Parmi cette clientèle, Eduardo est en harmonie.

La troupe prend place autour d'une table ronde verte entourée d'une banquette jaune pétard.

« Rhum pour tout le monde ?

— Allez, rhum pour tout le monde ! »

« On en parle de cette journée ? commence Eduardo

— Étrange, murmure René. Je n'aurais pas cru qu'un simple billet de loterie puisse provoquer un tel pataquès !

— Oui, renchérit Raphaël, il a aussi révélé des personnalités insoupçonnées

— Et des relations inconnues ! conclut Pamphile en regardant Jeanne de façon insistante

— Et quoi ? Vous êtes choqués ? C'est quoi votre problème ? se rebiffe-t-elle

— Non non, pas choqués, mais surpris, tente Pamphile. Le directeur était tellement pressant avec toi qu'on n'imaginait même pas que tu pouvais avoir une relation avec quelqu'un d'autre...

— Alors deux autres... rigole René

— Nous y voilà, grince Jeanne. Quand un mec sort avec plusieurs nanas, c'est un don Juan. Quand une fille fait pareil, c'est une salope ! Bande de machos !

— Ouais, sales machos ! ajoute Philomène, sans conviction, juste pour dire quelque chose

— Hé, cache ton enthousiasme ! lui dit Jeanne

— Non, c'est juste que... commence Philomène, ils ont raison sur le fait que

l'empressement du directeur finissait par nous laisser croire que tu n'avais pas d'autre destin possible. Du coup, on n'aurait pas pensé à quelqu'un d'autre. J'étais comme eux. En revanche, la réflexion « alors deux autres... » ça c'est gros macho.

— Bah, vous n'aurez plus de problème de morale désormais, j'ai lâché l'affaire, dit tristement Charles

— Charles, tu me fais peur, dit Jeanne, tu es tellement sombre aujourd'hui... Tu vas pas faire une connerie, hein ?

— Non non, t'inquiètes. Je suis triste de te perdre mais heureux d'avoir envoyé ma démission à la gueule du directeur. C'est une révélation ! Désormais, je saurai me défendre et ne pas me laisser marcher sur les pieds. Une nouvelle vie commence pour moi. Je vais commencer par changer de région, emmener maman au soleil, puis chercher un nouveau boulot.

— Je préfère quand tu parles comme ça, souffle Jeanne, rassurée

— Alors tout est bien qui finit bien » rigole Raphaël

Je dois lui dire au plus vite que je ne veux pas continuer avec lui, pense Jeanne, qui a bien compris que Raphaël se voyait désormais débarrassé de son concurrent. Je ne dois pas le laisser souffler, espérer. Mais elle remet l'entrevue à plus tard, ne voulant pas parler de ça avec lui devant ses collègues.

« Charles, pourquoi t'es tu accusé à ma place ? demande Pamphile

— J'ai bien vu que tu avais fait ça de façon impulsive et que tu regrettais. Et puis, j'étais au trente-sixième dessous avec la révélation sur Jeanne. Je me suis dit : « foutu pour foutu, autant que je rende ce service à Pamphile » Et j'ai bien fait, car de fil en aiguille ça m'a amené à donner ma démission et je ne le regrette vraiment pas. Je me demande même pourquoi je n'ai pas fait ça plus tôt !

— Parce que je n'avais pas encore jeté de saladier ?

— Ah ah, oui il a fallu ce saladier... En tout cas, bravo, tu as bien fait. Ce salaud ne méritait rien d'autre ! »

La bouteille de rhum est vide. Commande d'une seconde bouteille.

« Et toi Eduardo, que penses-tu de tout ça ? demande René

— Si tu savais...

— Mais encore ?

— Si tu y tiens... »

Il finit de rouler sa cigarette — il alterne shit et tabac pour des raisons de prix — renvoie ses dreadlocks en arrière d'un mouvement gracieux de la tête, regarde tous ses camarades et explique :

« Quand on vit à la Jamaïque et que certains qui sont partis et revenus racontent la France, on ne croit pas trop à ce qu'ils disent, on pense qu'ils en rajoutent pour se valoriser. Mais quand on est ici, on réalise qu'ils ont raison.

Là-bas, on n'a pas grand chose, voire rien et on prend la vie comme elle vient. On bricole pour survivre et chaque jour passé est une victoire de plus sur la vie, qu'on remet en question le lendemain.

Ici, vous avez tout, sans doute trop et vous n'êtes jamais content ! Vous êtes capables de vous battre pour gagner un jour de congé par an alors que vous en avez déjà je ne sais combien. Vous estimez que vous êtes pauvres alors que vous avez tous un logement, une bagnole, des appareils électro-ménager et plein de trucs qui ne servent à rien.

Quand j'ai vu le directeur attaquer Constance — car il s'agit bien d'une agression — pour récupérer cet argent, alors que lui-même fait partie des plus riches d'entre vous, j'ai compris que vous êtes malades. Votre société est malade et vous êtes malade de votre société, de votre consumérisme, de vos possessions. Chez nous, on n'a rien, mais on vit avec la mère, la grand-mère et l'arrière grand-mère, les enfants, les petits enfants et les arrières petits enfants. Quand on gagne un dollar, il sert à nourrir tout le monde. Chez vous, vous gagnez beaucoup d'argent, mais vos vieux sont parqués dans des maisons de retraite et vos enfants chez des nounous.

Vous vous dites tous écolos, mais vous mangez des tomates et des bananes en hiver. Vous avez des 4x4 pour rouler sur du billard et nous des mobylettes pour les chemins de terre. Moi, je crois que vous êtes fous, totalement fous.

— Pourquoi restes-tu en France alors ?

— Rester là me permet d'envoyer de l'argent à ma famille. Mais avec ce que je gagne ici et le peu que je dépense, dans cinq ans maximum je repars au bled et je suis peinard jusqu'à la fin de mes jours

— Tu es là depuis quand ?

— Huit ans

— Tu veux dire qu'avec treize ans de salaire ici, tu peux vivre tes cinquante prochaines années en Jamaïque ?

— Yeah man ! A l'aise ! Et sans prise de tête !

— Alors allons tous là-bas ?

— Je ne crois pas que vous survivriez. Vous êtes foutus pour l'humanité, la

vraie, vous êtes trop déformés. Peu de blancs vivent chez nous longtemps. Ils arrivent, fument quelques pétards, s'emmerdent puis repartent. Le confort et le stress leur manquent... »

Silence général. Tout le monde rumine sur ce que vient de dire Eduardo, en culpabilisant plus ou moins. Le rhum aidant — la deuxième bouteille est quasi terminée — la mélancolie prend le dessus.

« Il a raison, savonne René qui commence à sérieusement dodeliner de la tête — Oui, on est vraiment des connes, vous êtes vraiment des cons, reprend Philomène qui, elle aussi, commence à en tenir une bonne

— C'est clair que quand on sait ce qu'on sait... hasarde Pamphile

— Tout ça, c'est de la merde ! assène Charles en donnant un petit coup de poing sur la table

— Je crois que je me suis un peu pissée dessus... conclut Jeanne en enfouissant la tête dans ses bras

— Patron ? Une autre, s'il vous plait ! »

Samedi 6 janvier, 02h25

La chambre de Sixtine est sobre et chaleureuse à la fois. Seul un lit meuble la pièce. Pas de commode, pas de table de nuit, rien d'autre que le lit. Cela renforce la notion de chambre, l'oeil n'étant pas attiré par quoique ce soit d'autre que le lit. Les murs sont unis, sans tableau. Aucune applique ou lustre ne vient perturber l'harmonie, la lumière est émise par des corniches à l'angle des murs et du plafond.

Dans le lit, Sixtine et Constance sont enlacées, leur regard plongé dans celui de l'autre.

« Je n'aurais pas pensé à ça ce matin...

— Moi non plus !

— Depuis quand est tu amoureuse de moi ? demande Sixtine

— Dès la première seconde quand je t'ai vue !

— Comment est-ce possible ?

— Depuis toute petite, j'imagine une femme. Plus je comprenais que j'étais homo, plus les traits de la femme que j'idéalisais se faisaient précis. Je pensais que tout cela ne resterait qu'un rêve. Puis, il y a eu notre entretien d'embauche...

— Dès ce moment ?

— A la seconde où je t'ai vue, je te dis ! C'était toi ! Tu étais l'image que j'ai dans la tête depuis vingt-cinq ans !

— J'aurais pu te dire n'importe quoi durant l'entretien alors ?

— N'importe quoi, je m'en foutais ! Le salaire que tu m'as annoncé m'a semblé une fortune pour juste rejoindre celle que j'aime

— Et si je n'avais pas réalisé ou si je t'avais rejetée ?

— Je me serai jetée d'un pont. Je m'étais promise que ce serait avec toi ou que ce ne serait pas

— Mais il y a peut-être d'autres « moi »

— Vingt-cinq ans pour te trouver, je n'allais pas recommencer à zéro, au risque de ne pas trouver l'autre toi ! »

Les filles s'embrassent longuement, se caressent, se cajolent.

« Quelle journée de folie ! soupire Sixtine

— Oui, tellement triste et gaie à la fois !

— Quand je pense que ce salaud voulait récupérer ton gain, il ne doute vraiment de rien ! crie presque Sixtine

— Oui, mais j'étais prête à lui donner cet argent

— Quoi ?

— Je me fous de l'argent, ce qui m'intéresse, c'est toi. Bien sûr, si j'en ai c'est mieux, mais je ne veux pas me battre pour ça. Je me battrais pour la femme de ma vie, pas pour des euros

— Tu lui aurais donné ce million ?

— Oui, pour être tranquille

— Chapeau, je ne crois pas que j'aurais été capable de ça

— De toute façon, la question ne se pose plus. Le billet a disparu...

— Que t'a dit l'inspecteur tout à l'heure ? Il n'a pas dit qu'il avait une surprise pour toi ?

— Si

— Tu ne crois pas que c'est en rapport avec le billet de loterie ?

— Peut-être ? »

Tout ça n'intéresse pas Constance qui se remet à embrasser sa patronne-amante de plus belle. L'ambiance est très chaude sous la couette et beaucoup de choses excitantes se passent avant que le couple ne refasse surface.

Après ce moment d'extase, Sixtine allume une cigarette et se met à contempler le plafond où il n'y a rien d'autre à voir que ses propres pensées.

« Tout de même, si tu avais ce million maintenant, ça nous aiderait

— Sans doute, mais je ne vois pas comment le retrouver

— Attendons de voir ce que l'inspecteur a à te dire »

Samedi 6 janvier, 06h43

Le gros des forces d'OMG marche péniblement sur un trottoir qui se fait de plus en plus ténu. Dans les zones industrielles, il semble entendu que personne ne vient à pied, donc on n'y construit pas de trottoir, ce serait de l'argent gaspillé. Il est beaucoup plus utile de faire des ronds-points autour desquels les camions ont un mal de chien à tourner, c'est plus vendeur pour les élections.

La petite troupe a donc décidé, en sortant du bar, de retourner à pied chez OMG. Il a été conclu que vu l'état des membres, une promenade débourrante ne pouvait pas faire de mal. La promenade dure quand même depuis deux heures, les marcheurs n'étant ni entraînés, ni en état de marcher efficacement.

Jeanne souffre particulièrement, car elle s'était mise sur talons hauts pour le repas de fête. Elle alterne donc entre les pieds nus et les talons, rechaussant ces derniers quand le terrain est trop rugueux pour ses pieds et les déchaussant quand elle a trop de mal à marcher.

Cahin-caha, comme aurait dit Rabelais, le groupe arrive en vue d'OMG.

« C'est pas des voitures de police devant la boutique ?

— On dirait...

— What the fuck ? » américanise Eduardo

Effectivement, des voitures de police sont garées devant l'entrée, le portail est ouvert et la porte du hangar où se trouve le stock également.

« Qu'est-ce qu'y se passe ? » s'inquiète René en s'empressant vers le hangar.

Dans le magasin s'affairent des policiers. Avec le chariot élévateur ils sortent des containers des étagères, inspectent leur contenu et passent au suivant, sans prendre la peine de les remettre à leur place. Les allées sont jonchées de containers, ralentissant la circulation du chariot et gênant les manoeuvres.

A l'entrée, sont plantés debout, l'inspecteur Éloire, l'inspecteur Définence, le brigadier Manne et le directeur d'OMG, Enguerrand.

« Que se passe-t-il ? s'empresse René, posant cette fois-ci la question en bon français, sans doute parce qu'il s'adresse à un policier et non plus à lui-même ?

— Perquisition mon cher. Mais vous travaillez le samedi ?

— En principe non, mais comme vous nous avez relâchés en pleine nuit, sans véhicule, nous venons les récupérer

— Vous avez mis tout ce temps pour venir du commissariat ?

— Euh.. nous avons parlé un peu

— Autour d'un verre ? renifle l'inspecteur

— Euh... oui »

Désarçonné, René la boucle. Du coup, Eduardo prend le relais

« Et vous cherchez quoi ?

— On ne sait pas exactement. Nous cherchons un container qui pourrait contenir autre chose que des balayettes à chiotte

— Ça ne va pas être facile ici, rigole Eduardo. Des distributeurs de PQ peut-être ? Là, vous avez une chance

— Ne vous faites pas plus bête que vous êtes Eduardo. Vous vous doutez bien que nous cherchons quelque chose d'illicite, sinon nous serions allés à Carrefour

— Drogue ?

— Aucune idée. Nous cherchons »

Un qui n'en mène pas large c'est le directeur ! Celui-là aurait quelque chose à se reprocher qu'Eduardo n'en serait pas étonné. Il connaît bien son directeur et ses airs, préoccupé, boudeur, calculateur, énervé. Là, il parierait qu'il est inquiet.

« S'il est inquiet, c'est qu'il a quelque chose à se reprocher » pense-t-il. Et lui revient en mémoire les allusions de l'inspecteur à propos d'un trafic hier après-midi et la modification du stock de cette nuit.

Ses collègues, eux, ne disent rien. Il ont le métro qui leur passe dans la tête, avec arrêt, ouverture et fermeture des portes et re-démarrage. Une bonne vraie gueule de bois, quoi. « Ils supportent mal le rhum » se dit Eduardo. « C'est parce qu'ils ne savent pas le boire » pense-t-il encore. Son père et son frère lui ont enseigné l'art de boire le rhum : à toutes petites lampées, calmement et longuement, avec du temps entre chaque. Avec cette technique, son père peut se descendre la bouteille sans séquelle.

Les blancs, ils s'enfilent ça en shot, comme la vodka. Très mauvaise technique avec le rhum.

Les descentes-fouilles-abandons de containers s'enchainent et rien de

nouveau n'est à signaler. Les opérations atteignent à la fin du stock et l'inspecteur commence à douter. Le directeur à l'air de reprendre doucement des couleurs. Quelque chose l'a soulagé, c'est sûr.

L'inspecteur Définence envisage d'appeler Sixtine pour qu'elle retrouve l'étiquette bizarre qu'elle avait vue. Mais il retarde le plus possible, sachant qu'elle est en train de passer du bon temps avec Constance. Car leur petit manège ne lui a pas échappé, ces deux là sont amoureuses et c'est tout nouveau. On peut être flic et faire preuve de délicatesse.

L'inspecteur Éloire a une idée !

« Vous avez une balance ? demande-t-il à Eduardo

— Oui, dans le coin, là-bas, montre Eduardo. Au passage il note un nouveau blémissement de directeur...

— Brigadier, faites peser tous les containers

— Bien mon fier inspecteur ! »

Et un balai de balayettes commence avec le chariot. Il prend un container, l'emmène sur la balance, attend pendant qu'un agent note le poids. Puis le chariot reprend le container et va le ranger à l'autre bout du hangar pour pouvoir manoeuvrer.

L'opération prend du temps, il y a beaucoup de containers.

« On va tant aux chiottes que ça ? » essaye l'inspecteur

Mais personne n'a le coeur à rebondir sur la mauvaise blague

« Bien essayé ! s'enthousiasme Eduardo. Autant vous dire que cette blague là n'est pas nouvelle dans notre entreprise

— J'aurais dû y penser » s'excuse l'inspecteur

Soudain, appel du brigadier.

« Inspecteur ? Venez voir ! »

L'inspecteur se précipite avec un sourire dans sa tête.

« Ce container pèse trois cent kilos de plus que les autres, inspecteur, malgré que l'étiquette soit la même !

— Ouvrez-le ! » ordonne l'officier de police

Le couvercle s'ouvre. Des balayettes, rien que des balayettes.

« Sortez-moi toutes ces brosse ! »

Des agents s'empressent, saisissent une balayette, tirent, mais elle ne vient pas. Ils essayent une autre : idem.

« On dirait qu'elles sont collées » avance un agent

L'inspecteur vérifie de tastsu (on dit bien de visu, pourquoi ne dirait-on pas de tastsu, hein ? Ceci est un appel solennel à l'EHPAD de l'Académie Française !).

« Oui, c'est un bloc de balayettes collées entre elles. Mettons nous à quatre, chacun son coin, et on tire ensemble vers le haut. Prêts ?

— Prêts ! »

Les trois agents et l'inspecteur tirent fortement les balayettes vers le haut et tout le dessus du container se soulève simultanément. Les balayettes sont collées entre elles, pour former un tapis. Ils l'évacuent à coté et le posent à terre. Tout le monde s'approche du container, impatient.

Au milieu du container, se trouve un autre container plus petit. Un agent en soulève le couvercle qui n'est pas fixé.

Des milliers de boîtes bleues, toutes marquées « Metamindan-Mongan »

« Des médicaments inspecteur... croit bon de préciser le brigadier

— Ça va, j'avais vu, le remballe l'inspecteur

— Dites-moi cher directeur, vos balayettes sont en boîtes et prescrites sur ordonnance ? »

Tête baissée, le directeur ne répond pas, ne répond plus. Il savait qu'il n'aurait jamais dû écouter Hervé et ses plans à la con...

Smartphone à la main, l'inspecteur Défiance pousse un sifflement.

« Le Metamindan-Mongan est un anti-agrégant plaquettaire, l'un des plus chers du marché. Il est prescrit après un infarctus ou un AVC. Il coute quatre-vingt dix huit euros en pharmacie.

— Mazette ! s'exclame Éloire. Combien en avons nous dans ce container ?

— 250 000, lâche le directeur. A trente euros la boîte, il y en a pour sept millions et demi.

— Trente euros, c'est le prix d'achat ou de vente ?

— De vente. Nous les achetons cinq euros.

— Donc, un million deux cent cinquante mille. Sept millions et demi moins un million deux cent cinquante mille, restent six millions deux cent cinquante mille. Jolie marge ! Mais dites moi, cher directeur, n'avez vous pas dit « nous les achetons » ?

— Oui

— Et qui sont les « nous », hormis vous ?

— Hervé

— Hervé et vous. personne d'autre dans la société ?

- Non
- Vous voulez m'en dire plus ?
- Seulement avec mon avocat !
- Bien sûr. nous allons retourner au commissariat, je vais vous remettre au frais. Avant vous appellerez votre avocat »

Samedi 6 janvier, 09h15

Les salariés sont hébétés. Découvrir qu'un trafic avait lieu sous leurs yeux les déconcerte — en plus de la gueule de bois.

Il n'auraient jamais pensé que leur directeur pourrait se livrer à une telle activité. Ils le savaient mégalomane, pingre, couard, mythomane, mais pas malhonnête. Ils sont atterrés.

René appelle Sixtine.

« Sixtine ? C'est René. Tu devrais venir chez OMG, il se passe des choses graves...

— ...

— D'accord, à tout de suite

René s'approche de l'inspecteur.

— Que va-t-il se passer, pour lui et pour nous, maintenant ? demande-t-il

— Pour lui, c'est assez simple : je le recolle en garde à vue, je transmets le dossier au juge qui va ordonner une enquête. Je ne sais pas s'il va le mettre en détention provisoire, probablement que non.

— Et pour nous ?

— Là c'est plus compliqué, je ne sais pas. Soit il met les scellées sur l'entreprise et vous êtes au chômage technique, soit il nomme un gestionnaire pour vous permettre de continuer à travailler. Lui — ou elle — seul pourra vous le dire

— Et Hervé ?

— C'est plus grave. Il va être accusé du même trafic, avec en sus une tentative d'homicide sur un agent de la force publique. Vous ne le reverrez pas d'ici un bout de temps...

— Je ne suis pas pressé de le voir ! »

Sixtine et Constance arrivent en taxi.

« Que se passe-t-il ? demande Sixtine à René

— Ben regarde. Perquisition et découverte d'un container de médicaments de contrebande

— Non ?

— Si ! »

Sixtine s'avance, accompagnée de Constance, vers le container. Des agents sont occupés à prendre des photos tous azimuts des lieux, des objets. Elle slalome entre eux et regarde le contenu du container.

Elle pousse un sifflement.

« Y'en a pour combien ?

— Sept millions et demi, bénéfice six millions deux cent cinquante »

Lorsqu'on parle de grosses sommes d'argent, on ne met même plus la devise au bout. Il est vrai que ce pourrait être des dollars ou des euros, le gigantisme des sommes aplanit les différences.

« Est-ce le container dont je vous parlais, inspecteur ? Il me semble que son étiquette est légèrement différente, non ?

— Je pense que c'est bien ça, en effet. Vous serez certainement auditionné comme témoin dans cette affaire

— J'imagine... murmure Sixtine.

Constance est bouche bée.

— Ça alors, j'aurais pas imaginé...

— Personne n'aurait imaginé » la coupe René

Eduardo est une fois de plus plié de rire. Non seulement le directeur croule sous le pognon, mais il lui en faut encore, et encore plus.

« Qu'est-ce que je vous disais ? rigole-t-il en regardant ses compagnons de beuverie de la nuit, vous êtes des fous !

— Bon, euh, ça va, le calme Pamphile. On n'est pas tous comme ça

— Oh si, vous êtes tous comme ça ! Toi avec tes revenus modestes tu ne cherches pas plus, mais imagine que beaucoup d'argent te tombe dessus ? Tu chercheras à le faire fructifier pour en avoir plus. C'est votre truc à vous les Gervais ! »

Branle-bas de combat dans la volaille ! Les archers du roy replient leurs gaules pour rentrer à la maison.

Cette fois, le directeur est menotté et poussé sans ménagement dans une camionnette, où l'attendent deux agents.

Les salariés sont poussés dehors.

« Je dois poser des scellés en attendant que le juge décide de les laisser ou pas. Je ne pense pas que vous puissiez travailler lundi, m'étonnerait qu'il ou elle se déplace un dimanche pour une simple affaire de trafic.

— De toute façon, travailler sans directeur, c'est le risque de ne pas être payé, non ? demande Pamphile

— Ça dépendra du juge, répond Sixtine. Il ou elle peut décréter une direction provisoire par des salariés, ou demander l'autorisation de chômage technique à la Direction régionale des entreprises, de la concurrence, de la consommation, du travail et de l'emploi

— Tu prendrais la direction provisoire, toi ? demande René à Sixtine

— S'il le faut pour nous sortir du mauvais pas, oui bien sûr

— Merci, je vois qu'on peut compter sur toi » souffle René

Sur le départ, l'inspecteur s'adresse à Constance.

« Vous avez vu Sékou ?

— Non, pourquoi ?

— Je crois qu'il a quelque chose pour vous...

— Le ticket ? s'écrie Constance

— Oui, sourit l'inspecteur. Il l'a caché pour vous aider à vous en sortir face au directeur. Plus aucun risque maintenant !

— Merci inspecteur !

— Ce n'est pas moi qu'il faut remercier

— Merci quand même ! »

La police repart avec sa discrétion habituelle, à grand renfort de deux tons (la, si, la, si...) et de gyrophares bleus. Si on ne savait pas qu'il se passe quelque chose chez OMG, maintenant on le sait !

Samedi 6 janvier, 11h45

Une fois de plus, l'équipe d'OMG se retrouve sur le trottoir, ne sachant pas quelle attitude adopter.

« Qu'allons nous faire ? commence Philomène

— Nous battre ! crie presque René

— Oh, toi et tes causes syndicales perdues, c'est pas le moment, s'énerve Raphaël qui sort juste de sa gueule-de-bois. Tes revendications ne peuvent rien cette fois-ci, tu n'as plus personne sur qui aboyer !

Silence de René, de fait désarmé, devant une situation inhabituelle pour lui.

— Pas de panique, les calme Sixtine. Nous avons des recours dans une telle situation et nous allons les utiliser. Tout d'abord, il faut connaître le juge, on ne peut rien faire sans ça.

— On ne le connaîtra pas avant lundi, non ? demande Constance

— Il y a des chances, répond Sixtine. Est-ce que tout le monde est là ?

— Ben non, il manque Sékou, dit Philomène

— Ok. On l'appelle et on se trouve un endroit pour se réunir

— Le bar rasta ? suggère Charles, qui se reprendrait bien un petit verre de rhum...

— Pourquoi pas ? approuve Jeanne qui aime bien l'ambiance du bar

— Vous êtes les bienvenus ! conclut Eduardo

— Va pour le bar rasta » conclut Sixtine.

Elle sort son téléphone et appelle Sékou. Répondeur. Elle laisse un message en appuyant bien sur le côté urgent de la chose et lui demande de les rejoindre au bar. Pour plus d'efficacité, elle lui écrit aussi un texto.

L'équipe du bar n'est plus la même, mais l'ambiance n'a pas changé depuis la nuit. Charles croit même reconnaître certains clients. « Ils sont là H24 ou quoi ? » se dit-il

« Pas d'alcool s'il vous plaît » intime Sixtine à ses collègues. Nous devons garder les idées claires pour préparer notre défense

Elle se sent investie de la mission de sauvetage des salariés d'OMG et cela n'a pas échappé aux autres. Charles, Jeanne, Constance et Eduardo lui sont

reconnaissants de prendre le leadership pour les aider tandis que les autres sont plus mitigés, voyant en cette prise de pouvoir l'accomplissement d'un but personnel. Comme si elle devinait leurs pensées, Sixtine prend les devants.

« Que ce soit clair entre nous, commence-t-elle. Je ne m'investis dans cette action que pour vous aider à sortir de cette situation sans bobo. Je ne vise pas la direction d'OMG et ma démission tient toujours. Je pense être la seule à avoir les compétences juridiques pour débrouiller ça, donc soit vous me faites confiance, soit je me retire.

— On te fait confiance ! se précipite René, qui sait pertinemment que personne n'a la connaissance nécessaire pour les aider.

— Oui oui, s'empressent les autres, rassurés

— Est-ce que les autres démissions tiennent toujours ou êtes-vous revenus sur vos décisions ?

— Ça tient toujours, répond Charles. Cette décision me fait trop de bien pour que je revienne dessus !

— Sékou n'est pas là pour répondre, ajoute Jeanne. Il n'a pas donné signe de vie, d'ailleurs, note-t-elle

— Je vais lui laisser un nouveau message » dit Sixtine

Elle tente de l'appeler une nouvelle fois, tombe sur le répondeur, mais celui-ci lui annonce que la boîte vocale est pleine.

« Sa boîte vocale est pleine.. pense-t-elle tout haut. C'est bizarre, non ?

— C'est pas le genre à laisser sa boîte vocale se remplir, renchérit Jeanne

— Avec ce qu'il a vécu hier, il s'est peut-être mis une bonne grosse murge ! » rigole Eduardo.

Constance ressent comme un léger malaise. Malgré elle, elle vient de faire le rapprochement entre l'inspecteur qui lui a dit que Sékou avait mis son billet de loterie en lieu sûr et le fait qu'il ne réponde pas. Elle sort de sa réserve habituelle.

« Quelqu'un sait où il habite ?

— Pourquoi tu demandes ça Constance ? s'interroge René

— Euh... pour pouvoir le prévenir plus vite, y'a urgence quand même, non ? »

Sixtine regarde attentivement sa dulcinée. Autant elle n'a rien remarqué pendant des années sur le visage de sa collaboratrice, autant elles vivent désormais en totale symbiose. Elle comprend bien ce que veut dire Constance. Sékou a récupéré le billet de loto. Et s'il disparaissait avec ?

« Constance à raison, nous devons vite bâtir notre plan d'attaque. Qui sait où

habite Sékou ?

— Moi, répond René. Pas loin d'ici d'ailleurs. Je vais prendre un vélo et y aller

— Ok, bonne idée, répond Sixtine, désormais inquiète elle aussi »

Samedi 6 janvier, 12h00

« Cher directeur, il est midi, j'ai faim, mais je suis trop impatient de connaître votre histoire à propos de ce container de médicaments que nous venons de trouver dans vos stocks. Je vous écoute

— J'avais besoin de me renflouer car OMG ne rapporte pas grand chose...

— Vous voulez dire qu'elle ne VOUS rapporte pas grand chose ? Vous payez tout de même vos salariés et vos fournisseurs, non ?

— Oui oui, ce n'est pas le problème. Mais je ne me dégage qu'un salaire modeste

— Combien

— Cette année, je n'ai pas pu faire mieux que cent trente mille euros

— Wow, ça fait un peu plus de dix mille par mois ?

— Oui

— Vous ne vous foutez pas un peu du monde, cher directeur ? Dix mille euros par mois ne vous suffisent pas à vivre ? Vous êtes dans quel monde ?

— Vous ne vous rendez pas compte inspecteur, j'ai un train de vie moi ! C'est vous qui payez l'entretien des villas, des Ferrari, les participations dans les clubs, les charges de l'appartement, sans compter cette putain de piscine qui fuit tout le temps ?

— Mais vous êtes obligé d'avoir tout ça ?

— Inspecteur, vous ne connaissez pas mon milieu. L'autre idiot qui disait que tu as raté ta vie si tu n'as pas de Rolex à cinquante ans à raison ! Dans mon milieu, si tu n'as pas une Ferrari, une place au Rotary et que tu n'habites pas boulevard Saint germain ou assimilé, tu es un gland !

— Vous croyez que c'est normal que vous en soyez là pendant que d'autres n'ont rien ?

— Pas mon problème ! Vous êtes gauchistes maintenant dans la police ?

— Gauchiste, ça n'existe plus monsieur le directeur ! Il faut vivre avec votre temps. Je ne vous parle que de bon sens, là

— Le sens est bon quand c'est le mien ! se bute Enguerrand

— Bon, je vois qu'on ne s'entendra pas sur ce sujet, capitule l'inspecteur. Donc, vos pauvres dix mille euros mensuels ne vous permettent pas de vivre,

alors vous trafiquez des médicaments...

— Disons que j'achète et je revends...

— Des médicaments contrefaits !

— Oui ! lâche le directeur avec une toute petite voix

— Où les achetez vous ? À qui ?

— Je ne peux pas dire

— À qui les vendez-vous ?

— Je ne peux pas dire

— On avance pas mal, là, ironise l'inspecteur. Donc, je mets dans mon rapport d'interrogatoire que vous ne voulez pas dire à qui vous les achetez, ni à qui vous les vendez ?

— Non. J'attends mon avocat »

Samedi 6 janvier, 12h15

« Personne, ahane René, complètement essoufflé

— Tu as insisté ? demande Sixtine

— Oui, j'ai tambouriné, sonné, un voisin est même sorti. Aucune réponse

— Il est peut-être bourré dans un bar, dit Eduardo, fidèle à sa première idée

— Ou à l'aéroport ? suppose Constance

— Quoi ?

— Peut-être est-il en train de filer à l'anglaise, continue-t-elle

— Qu'est-ce que tu racontes ? s'étonne René

— L'inspecteur m'a dit que c'est lui qui a le ticket de loto

— Quoi ? s'écrient les salariés tous en chœur

— Il m'a expliqué que c'est lui qui avait caché le billet pour me protéger et me le rendre plus tard

— Oui, ça ressemble bien à Sékou, toujours prêt à rendre service

— Sauf que là, il ne répond plus !

— Merde ! s'écrie Sixtine. Quel salaud !

— Oh oh, doucement la calme Eduardo. Rien ne dit qu'il soit parti, tu juges un peu vite là

— Tu parles, il a un million dans la poche et on n'entend plus parler de lui ?

La coïncidence me paraît un peu forte ! »

Les salariés autour de la table regardent Sixtine avec des doutes plein le regard. Serait-elle intéressée par cet argent elle aussi ? Jeanne prend la parole pour tout le monde.

« Qu'est-ce qui te prend Sixtine ? Tu as l'air bien agressive tout d'un coup ? Toi aussi tu veux cet argent ?

— Euh... non non, s'excuse-t-elle. C'est juste par rapport à Constance, j'étais tellement contente pour elle, encore plus depuis la révélation de notre amour. Et puis je l'ai défendue contre le directeur et Hervé et voilà tout est à nouveau perdu !

— Putain, mais rien n'est perdu ! s'énerve Eduardo. Je vous dis qu'il est sûrement en train de cuver quelque part. Ce mec se prend deux pains dans la gueule, manque de se faire assassiner, donne sa démission, se retrouve en garde

à vue, tout ça dans le même après-midi, on ne pourrait pas lui en vouloir de péter un plomb, non ?

— J'espère que tu as raison, soupire Constance

— En fait vous êtes racistes ! s'emporte Eduardo. C'est parce qu'il est black, hein ? Vous ne lui faites pas confiance parce qu'il est noir ! Vous feriez pareil avec moi ! Vous m'écoeurez !

— T'arrêtes ton numéro de parano, dis ? s'emporte Raphaël. On n'est pas plus racistes que toi ! On est tous racistes si raciste veut dire « pas de ma communauté », « pas de mon milieu », « pas de mon village ». Le racisme, c'est le refus de la différence culturelle. Nous, on se fout qu'il soit noir, blanc, jaune ou vert, il est un homme. Et un homme peut-être honnête ou malhonnête. Sékou a toujours laissé pensé qu'il est un homme honnête, moi je reste sur cette ligne. Alors, tu as tort sur le fait qu'on soit raciste et tu as raison sur la confiance qu'on doit accorder à Sékou !

— Je suis d'accord, renchérit Sixtine. On ne juge pas Sékou à sa couleur et il a toujours fait preuve d'une grande intégrité. Je suis désolée que tu aies pu croire ça. Il n'empêche que je suis inquiète qu'il ne réponde pas

— Bon, ok, je vous ai peut-être mal jugés, s'excuse Eduardo

— J'avoue que l'idée qu'il puisse avoir fui avec l'argent m'a effleurée, dit doucement Constance. Je n'en suis pas fière, mais j'ai toujours ce doute. Je connais Sékou comme vous, et je me dis que c'est impossible. Mais j'ai tout de même le doute.

— Quand il s'agit d'argent, vous n'êtes pas vous mêmes » déplore Eduardo

Samedi 6 janvier, 12h30

L'aéroport est désert. Quelques égarés errent ici et là en quête d'une porte ou d'un comptoir. Visiblement, le jour n'est ni aux départs, ni aux arrivées.

Le bar est sordide. Éclairage minable, tables en plastique avec de la pub dessus, sonorisation pénible. Il est étonnant de voir que la plupart des bars et des restaurants se moquent du son de leur salle. Pourtant, il n'y a pas plus désagréable que de ne pas s'entendre dans un tel lieu qui est d'abord fait pour les rencontres. En l'occurrence, ce bar est dans un aéroport, et la fidélisation de la clientèle n'est pas l'objectif principal du lieu.

Au milieu de la salle, Sékou dort à moitié, vautré sur la table, la tête dans les bras. Son esprit passe constamment du rêve à la réalité et de la réalité au rêve. Il est là depuis six heures ce matin, à se demander ce qu'il doit faire.

En sortant de la garde à vue et de l'interrogatoire de l'inspecteur Éloire, il a été envahi par une grande colère. Refaisant encore et encore le bilan de la journée, il en arrive à conclure qu'il n'y a aucun espoir en ce qui concerne l'être humain. Hier, une jeune fille gagne au jeu et deux espèces d'ignobles individus tentent de lui soutirer son argent. En essayant de la défendre et de défendre une autre jeune fille insultée, il se prend un pain dont il a encore le souvenir bien présent dans le maxillaire gauche. Ensuite, un des deux ignobles tente de le tuer avec un fusil harpon. Enfin, il se retrouve en garde à vue et interrogé par la police, lui, Sékou !

Sékou est parti du Mali il y a dix-huit ans. Il revoit les adieux du village. Il repense à la promesse de revenir, d'envoyer de l'argent. Il n'a pas renoncé.

Il repense à son voyage, en stop jusqu'à Bamako puis Nouakchott en Mauritanie, le bateau de fortune en mode cabotage jusqu'à Safi au Maroc, l'auto-stop à nouveau pour Tanger et la marche jusqu'à Ceuta, l'enclave espagnole au Maroc. Les grillages franchis sous les tirs (en l'air) de la garde espagnole, puis l'embarquement dans un petit bateau bondé d'hommes, femmes

et enfants, et même deux petits singes qui accompagnaient leurs maîtres. L'arrivée sur la plage en Espagne et la marche jusqu'à Algésiras. La fraternité des compagnons de voyage qui l'aidaient quand il n'en pouvait plus, les gens qu'il a lui-même aidés. La tentation de rester en Espagne, puis la décision de continuer jusqu'en France, dont on disait qu'elle était plus accueillante.

Depuis son arrivée en France, Sékou n'a pas chômé. Il a déchargé des camions, travaillé dans le bâtiment, dans les travaux publics, tous les boulots qui ne regardent pas trop les papiers. Un contremaître plus sympa que les autres l'a aidé à obtenir des papiers l'autorisant à séjourner et travailler sur le territoire français. Depuis il a une carte à renouveler tous les deux ans. Le même contremaître lui a obtenu une formation qui lui a donné une première qualification de conducteur d'engins. Puis il s'est inscrit à des cours qui ont débouchés sur un diplôme de logistique, lequel lui a permis de se faire embaucher dans un supermarché comme chef d'équipe de magasiniers. Enfin, le poste de directeur de production chez OMG, même s'il n'est pas dupe sur la valeur de « directeur ». Chez OMG, il n'y a que des directeurs.

Lui, Sékou, fait tout pour être intégré dans ce pays et se retrouve frappé, traité de « blackos » et mis en garde à vue. Si sa famille apprend ça c'est le déshonneur pour lui, même si en vérité, la famille s'en moque un peu...

La colère montant, sorti du commissariat ce matin, il a été frappé par une évidence : il doit rentrer chez lui, au village. Cette vie ici n'est qu'un miroir aux alouettes, elle ne sert à rien. Gagner de l'argent pour le dépenser aussitôt en conneries n'a pas de sens. La seule chose qui vaille, ce sont les siens, sa famille et son village.

Puis il repense à Constance et son billet de loterie, qu'il a dans sa poche. « Si je pars, on va me traiter de voleur » pense-t-il. « Je dois rendre ce billet avant ».

Alors, il est là, dans un bar sordide, à se demander quoi faire.

Il a bu, lui aussi. Au sortir du commissariat, il a trainé dans quelques bars en se disant qu'il devait repasser chez lui faire sa valise. Mais bien vite, l'alcool aidant, il a oublié cette étape, sauté dans un taxi pour atterrir à l'aéroport. Où il a continué à boire.

Mais depuis un moment, le bar refuse de le servir. Il doit être trop bourré.

Il va aux toilettes et s'asperge la tête avec de l'eau froide et se regarde dans la glace. Pas reluisant Sékou. « Si je rentre au village avec cette tête, il vont croire que je suis malade ! » pense-t-il, soudain dessoulé.

Son idée de rentrer au bled lui paraît d'un coup beaucoup moins pertinente. Il

retourne au bar, commande un café serré et se met à écouter les messages de sa boîte vocale. Sa compagne le cherche désespérément depuis hier soir. C'est vrai qu'il devait passer chez elle et qu'il ne l'a pas prévenue. Elle a laissé près de vingt messages, tous plus inquiets les uns que les autres. Puis arrive un message de Sixtine lui disant qu'il doit venir, qu'il y a urgence. Il l'appelle aussitôt.

Samedi 6 janvier, 12h56

« Allo ? Ah, Sékou ! Ça va ? On s'inquiétait !

— On ?

— Oui, on est tous ensemble. Il y a un grave problème

— C'est à dire ?

— Le directeur est en garde à vue pour trafic de médicaments. OMG est sous scellés

— QUOI ?

— Oui. Rejoins-nous

— J'arrive. Où êtes vous ? »

Sixtine raccroche, un grand sourire aux lèvres.

« C'était Sékou, il arrive !

Grand soupir de soulagement parmi l'assistance.

— Qu'est-ce que je vous avais dit ? pavoise Eduardo

— Ok, tu avais raison, avoue René

— C'est vrai, je m'en veux d'avoir douté » penaude Constance

« Alors, qu'est-ce qu'il se passe ? »

Sékou vient d'arriver dans le bar. Il constate que l'ambiance n'est pas à la fête. Eduardo le coupe.

« Tu étais où ? demande-t-il

— Euh, nulle part, enfin...

— Tu t'es bourré la gueule ?

— Euh, oui, un peu... enfin beaucoup

— Ah ! Voyez que j'avais raison ! Je les connais moi les blacks, des grands sentimentaux !

— Pourquoi tu dis ça ? s'enquiert le sus-rangé dans la catégorie « blacks »

— Parce que ces messieurs-dames ont douté de toi !

— C'est ma faute, Sékou. Je suis désolée et je te prie de m'excuser, dit Constance. En fait, j'ai cru un instant que tu avais disparu parce que tu avais pris le ticket de loto. Pardon, pardon !

— Ah ah, mais tu sais que ça aurait pu arriver ?

— Ah bon ? s'inquiète Eduardo

— Oui. J'étais à deux doigts de repartir pour mon village et même à deux mètres, puisque j'étais à l'aéroport !

— Sérieusement ?

— Oui, délire éthylique sans doute. Mais, pour être honnête, j'y ai tout de même pensé avant de boire ! »

Et il leur raconte les pensées qui l'ont traversé après être sorti du commissariat. Pendant qu'il y est, la mélancolie étant toujours présente dans son esprit, il leur raconte le village, le voyage, les galères avant de travailler en leur compagnie chez OMG.

Il conclut :

« C'est vrai qu'arriver au village avec un million d'euros en poche, ça aurait eu de la gueule !

— Tu l'aurais donné au village ?

— Je ne sais pas. Sans doute que je me serais installé confortablement et que j'aurais subventionné pas mal de trucs, oui. Mais la question ne se pose pas, ajoute-t-il sortant le billet de sa poche et le posant sur la table devant Constance. C'est le tien »

Constance regarde le billet, posé devant elle, comme irréel. « C'est ce morceau de papier qui a déclenché tous ces évènements » se dit-elle

« C'est ce bout de papier qui a engendré tout ce pataquès ? dit-elle à voix haute. Vous vous rendez-compte ?

— Belle ellipse pour montrer que l'argent est votre problème numéro un ! rigole Eduardo

— Oui, car au delà du billet, c'est aussi pour l'argent que le directeur trafique !

— Dire que j'ai failli le lui donner... soupire Constance

— Ah bon ?? s'écrie tout le monde en choeur

— Oui, avant qu'il me harcèle, j'en étais à me dire que je ne méritais pas cet argent et que c'était le repas d'OMG qui me l'avait mis dans les mains.

J'envisageais d'en faire cadeau à OMG

— Ooooh, fond Sixtine en la prenant par le cou et en l'embrassant, tu es trop gentille ma chérie

— Trop conne tu veux dire ?

— Oui, trop conne, tu as raison, approuve Sékou. Tu referais pareil sachant

ce que tu sais maintenant ?

— Non, sûrement pas ! En revanche, on va reparler de ça très vite. J'ai bien l'intention de mettre cet argent à notre disposition à tous, on risque d'en avoir besoin selon ce qui va se passer maintenant

— Oh, ça c'est beau ! s'ébaudit René

— Bravo ! renchérissent les autres

— Merci d'être aussi grande et belle ! s'extasie Sixtine. Tomber sur toi est vraiment la meilleure chose qui m'arrive dans ma vie ! »

Tout le monde applaudit à ce dernier compliment.

Épilogue

Le directeur fut mis en examen pour trafic de médicaments en bande organisée, faux et usage de faux et mise en danger de la vie d'autrui. Suite à son procès, il a écopé de six ans de prison, dont deux avec sursis.

Hervé fut mis en examen pour les mêmes motifs, avec en plus la tentative d'homicide sur agent de la force publique, qui fut tout de même qualifiée d'involontaire. Le tout lui coûta neuf ans de prison dont quatre avec sursis.

Les médicaments étaient fabriqués au Cameroun, ce n'était en fait que de la farine et une plante pour donner le goût de l'original. Ils étaient revendus à quelques pharmaciens véreux, qui les vendaient en lieu et place de l'original. Le trafic durait depuis environ trois ans et on estime à une cinquantaine de millions le bénéfice partagé par les deux complices.

Sixtine géra tant et si bien le dossier suite à la mise en examen du directeur d'OMG, qu'elle obtint la tutelle de la société et l'autorisation de l'exploiter en l'absence du directeur, étant entendu que ce dernier en reprendrait la direction à sa sortie de prison.

Elle modifia sa promesse de démission, elle y ajouta celle d'attendre le retour du directeur afin que personne ne se retrouve au chômage technique et de tout faire pour éviter que la boîte périclite.

Elle fit tant et si bien durant ses quatre ans de direction, qu'elle résorba presque la dette, augmenta le chiffre d'affaire et les bénéfices. D'un commun accord avec les salariés et surtout René, le délégué du personnel, elle mit en place le salaire égal pour tout le monde. Ceci eut pour effet de baisser le sien et celui de Raphaël tandis que tous les autres augmentèrent. À noter que celui du directeur baissa aussi, mais il ne le sut que lorsque sa femme l'alerta lors d'une visite à la prison. Il en fut fort marri !

Constance tint sa promesse de mettre les gains de son billet de loterie au service des salariés pour compenser le chômage technique. Comme celui-ci

n'eut jamais lieu et que Sixtine géra bien le dossier, les frais furent très réduits. Constance décida de répartir le reste, en douze parts égales, c'est à dire les dix salariés d'OMG plus la famille d'Eduardo pour une part et celle de Sékou pour une autre part.

Comme prévu, Sékou démissionna mais attendit le feu vert de Sixtine pour le faire. Il retourna ensuite vivre au bled avec dans l'idée de revenir peut-être quelques années plus tard.

Charles ne démissionna finalement pas. Il garda la fierté d'avoir tenu tête à son patron et le nouveau mode de management de Sixtine le motiva pour rester et participer au renouveau d'OMG. Il changea de métier, puisque OMG passa du plastique au bois pour la fabrication de ses produits suite à l'idée d'Eduardo et il apprit les bases du travail du bois. Puis il fut chargé de modifier l'atelier pour l'adapter à cette nouvelle matière.

Pamphile profita également du renouveau pour laisser libre court à son imagination. Il conçut des lunettes de toilettes qui vinrent agrandir la gamme OMG, abandonna les projets de connexion des balayettes et distributeurs pour revenir à des objets simples et assez esthétiques. Tout cela contribua à redresser OMG.

Jeanne, privée de directeur, devint l'assistante de Sixtine, qui la traita plus comme son égale que comme son assistante. Elle lui laissa entrevoir la possibilité d'une direction d'OMG si le directeur ne revenait pas.

Raphaël eut une discussion avec Jeanne, durant laquelle celle-ci le persuada qu'ils devaient arrêter toute relation. Il en fut malheureux, mais surmonta l'épreuve et ils devinrent finalement les meilleurs amis du monde. A tel point que Jeanne a maintenant coutume de dire que si elle doit reprendre la direction de la boîte, ce sera avec Raphaël.

Comme prévu, Philomène devint directrice logistique et géra stocks et expéditions avec brio.

René renonça à son statut de délégué du personnel puisque le nombre de salarié d'OMG ne le permettait plus et que la façon de diriger la boîte de Sixtine

ne le justifiait pas. Fin observateur des gens et des comportements, il devint même son conseiller en management.

Quant à Eduardo, il retourna au bled pour remettre à sa famille la part d'argent qui lui revenait, passa de bonnes vacances à fumer l'excellent shit de la Jamaïque et revint avec plein de bonnes idées dans la tête. Entre autres, celle d'arrêter l'utilisation de matières plastiques au profit du bois et d'axer le marketing sur la valorisation de ce changement majeur pour une PME produisant un produit banal et peu cher. La stratégie marcha à merveille, même si le changement du plastique au bois ne se fit pas sans douleur pour la production.

Envoi

Enguerrand gare prudemment sa Ferrari sur le parking d'OMG. Rien n'a changé en quatre ans, cela le rassure. Il va pouvoir retrouver les choses là où elles en étaient et reprendre une vie normale.

Excepté que cette imbécile de Sixtine lui a baissé son salaire. « Elle va m'entendre celle-là » pensant déjà à ce qu'il va lui passer comme savon.

Personne à la réception. « Que fait donc Jeanne ? » se demande-t-il. Il monte au premier et se dirige droit sur son bureau. Les autres bureaux sont déserts. « Ils profitent de ce que je ne suis pas là pour glander, évidemment » se dit-il, déjà énervé et prêt à en découdre.

Il ouvre la porte de son bureau à la volée. Personne. La colère commence à monter.

« Nous sommes là, dit une voix qui vient de la salle de réunion »

Il se dirige à grandes enjambées vers la porte de la salle et entre.

Tous les salariés sont là, assis autour de la grande table. Son siège est vacant.

« Prenez place monsieur le directeur ! »

Entendre son titre le rassure. « Allons, ils ne sont pas si mauvais.. » pense-t-il.

« Bienvenue chez la nouvelle OMG, monsieur le directeur

— Nouvelle OMG ?

— Oui, beaucoup de choses ont changées ici, vous savez ?

— Ah ? Et de quel droit ?

— Je suis tutrice de l'entreprise en votre absence, monsieur le directeur, et ce pour encore quatre mois, car vous avez été libéré par anticipation, dit Sixtine

— Bien, et alors, qu'avez-vous changé ?

— Beaucoup de choses. À commencer par les salaires, vous avez remarqué ?

— Vous avez baissé les salaires de tout le monde ? Excellente idée, excepté pour le mien.

— Seuls trois salaires ont baissé, les autres ont augmenté, c'est le principe des vases communicants !

— Vases communicants ? Ne me dites pas que...

— Si, monsieur le directeur, tout le monde est désormais payé pareil

— Quoi ? Mais ça n'est pas possible ! Mes compétences... Et puis je suis le fondateur !

— Tes compétences ? se rebiffe René. Quelles compétences ? Celles de mal diriger une entreprise ou celles de trafiquer ?

— Je ne te permets pas !

— Et moi je me permets ! Avant que Sixtine dirige cette boîte, elle était toujours en déficit, endettée, les salaires étaient gelés en permanence et chaque fin d'année était pire que la précédente. Depuis qu'elle a pris ta place, tout est reparti au vert, tout le personnel est sur un pied d'égalité et nous sommes surmotivés ! Tes incompétences ne nous manquent pas du tout !

— Sixtine, vous n'avez pas le droit de faire ça ! Et vous avez truqué les chiffres pour faire croire que tout marche ?

— Non, j'ai changé les priorités et motivé le personnel, nous avons redéfini les matériaux, communiqué sur l'écologie. Et surtout, nous avons fait tout cela ENSEMBLE

— Foutaises...

— Bref, je ne m'attendais pas à ce que vous applaudissiez, monsieur le directeur. Alors, avant votre retour, nous nous sommes concertés et avons pris la décision suivante : nous continuons sur notre lancée et vous ne mettez pas les pieds ici. Nous continuons à vous payer votre salaire, toujours égal à celui de tous les autres employés. Je précise par honnêteté que je ne resterai pas, Constance non plus, c'est Jeanne et Raphaël qui prendront ma place et embaucherons une nouvelle comptable

— Mais c'est de l'abus de pouvoir ! s'étrangle-t-il. Et si je refuse ?

— Nous avons tous préparé notre démission, elle est à vous ! »

Et chacun sort une lettre qu'il pose tour à tour sur la table devant le directeur

Silence de mort dans la salle. Le directeur, tellement choqué par ce qu'il vient d'entendre, ne sait quoi répondre, ce qui est plutôt rare chez lui. Puis, il se ressaisit.

« Ok. J'ai combien de temps pour répondre, puisque nous en sommes aux ultimatums ?

— Autant de temps que vous voudrez, tant que vous ne venez pas travailler chez OMG, répond Sixtine du tac au tac

— Parfait, je vous ferai savoir ma décision rapidement »

Et il se lève, sans un regard à quiconque, tourne les talons et repart.

Et fin

« Ma chère tutrice, mes chers salariés, mes chers amis...

Comme vous le savez, OMG vient de traverser quatre terribles années, durant lesquelles toutes nos valeurs sont parties en couille. Je n'étais pas là pour empêcher cela, sinon vous pensez bien qu'avec ma sagacité habituelle je l'aurais évité.

Néanmoins, cela est arrivé. J'ai donc décidé ce qui suit.

Après avoir fait mes comptes et décidé de vendre cette putain de piscine qui fuit tout le temps — à qui, je vous le demande, puisqu'on ne peut pas l'emporter ? Après avoir fait mes comptes, disais-je, j'ai estimé que j'ai largement de quoi vivre jusqu'à la fin de mes jours, en ne changeant de Ferrari qu'une année sur deux et en me passant de majordome dans ma villa de Gstaad.

En conséquence, j'accepte toutes vos démissions et je ferme OMG. Après que vous aurez démissionné, ce qui m'évitera d'avoir à payer vos primes de licenciement »

Fin



OMG

Roman court

Fili Pubère